

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

LYON

LEURS MARI, LEURS AMANTS... ET LES AUTRES

La baronne d'Ange — Une série de Scandales

Tirage Justifié :
52.000 N°S

CINQUIÈME ÉDITION

Lire à la 4e page

SILHOUETTE DE

JEANNE LA MACONNAISE

NOS ÉDITIONS

Nos lecteurs peuvent se procurer dans
nos bureaux, rue de Bonnel, 2, les divers
éditions de notre journal.

Voici la liste de ces éditions :

Première édition. — Départements du
Doubs, Haute-Saône, Jura, Côte-d'Or,
Saône-et-Loire, Rhône (arrondissement
de Villefranche), Hte-Marne.

Deuxième édition. — Départements de la
Drôme, Ardèche, Isère (arrondissements
de Grenoble, Vienne, Saint-Marcelin),
Hautes-Alpes.

Troisième édition. — Départements de la
Loire, Haute-Loire, Fuy-de-Dôme, Al-
lier, Savoie, Haute-Savoie, Ain, Isère
(arrondissement de la Tour-du-Pin).

Quatrième édition. — Départements de
Vancluse, Gard, Basses-Alpes.

Cinquième édition. — Ville de Lyon.

Sixième édition. — Départements des
Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes,
Algérie.

Septième édition. — Départements de la
Manche, Seine-Inférieure, Giroude, Haute-
Garonne, Hérault, Aude, Pyrénées-Ori-
entales.

Huitième édition. — Départements de
Meurthe-et-Moselle, Meuse, Belfort, Ar-
denne, Vosges, Aube, Cher, Yonne,
Alsace.

Nouvième édition. — Paris et la Seine.

LEURS MARI, LEURS AMANTS...
ET LES AUTRES

« L'amour est l'échange de deux fantaisies
et le contact de deux épidémies. » Champ-
fleury a émis cet aphorisme, il y a un
nombre d'années. Les lettrés ont crié bra-
vo. C'était trop de hâte. La parisienne a lu
cette pensée philosophique, elle a fait une
petite moue railleuse, a agité son petit pied
bavard, et, prenant un crayon rose, en a
rayé la première partie. Elle a ôté la poésie,
elle a laissé le fait matériel. La fantaisie
était le prologue, le contact était l'action.
Plus de prologue. C'est plus vite fait ;
ce n'est pas mieux fait.

Il y a bien encore par là, quelques naïves
jeunes filles ayant la foi et citant à des
amies intimes les anecdotes chaudes des
nuits qui « datent » ; elles sont rares, l'es-
pèce se perd. Les chapeaux coûtent si cher.
Avez-vous idée de ce que vaut une robe à
peine garnie ? Faire l'amour pour l'amour
c'est aussi bête que faire de l'art pour de
l'art. Autrefois, il y avait des artistes con-
vaincus et des amoureuses qui ne mentaient
pas. On raconte des histoires très drôles
sur un imbécile nommé Bernard Palissy
sur une naïsade appelée Héloïse. Deux
types aujourd'hui introuvables. Dans nos
cabarets à la mode, cabarets d'artistes com-
me au « Chat noir », on rencontre parfois
de ces affolés de génie ; mais c'est une flèvre
qui passe avec les vingt ans. L'amour
et l'art ont fait risette à cette procureuse :
mademoiselle Cent sous.

Je ne veux point parler de femmes hon-
nêtes. On dit qu'il y en a. C'est une affaire
de tempérament : l'adultère veut une cer-
taine somme d'esprit et quelque peu de
courage.

Cependant certaines épouses gardent la foi
jurée pour l'unique satisfaction de la garder
ce qui est sublime. Au fond, que gagne-
raient ces petites bourgeoises, occupées de
leurs affaires, au milieu des intrigues d'a-
mour défendues ? La femme qui travaille
à l'esprit tout à sa tâche. Mais il y en a
d'autres. Les femmes qui vivent du public,
par exemple, c'est pour elles surtout que l'a-
phorisme de Champfleury est de moitié de
trop.

Ainsi, tout le monde la connaît, son por-
trait figure à toutes les vitrines. Elle a été
pourtraicturée autant qu'on peut l'être. C'est
une grande actrice. Elle a inventé le geste
qui souligne, les pressements de mains, le
regard qui fouille au bon endroit. C'est une
virtuose qui joue sur son public — comme
sur un piano — des petits airs défendus et
savamment lubriques. Il y a de ces soirs où
chaque spectateur peut dire en quit-

tant sa stalle : « Je l'ai eue », tellement est
étroite la communauté entre ce corps qui
frissonne artistiquement et la salle. Vous con-
naissiez cette photographie d'elle qui la
montre, les mains croisées d'une si étrange
façon ? Toute la femme est dans ce doigt ;
il chatouille sans toucher.

C'est un genre ; elle n'est pas la seule.
La blonde — si frisée — n'est pas aussi sa-
vante en son jeu. Elle n'a que sa mine de
bergère Watteau. Cependant il faut recon-
naître qu'elle ont un talent singulier qui
captive les très jeunes et les très vieux ; un
talent qui tient à la fois des confitures et du
poivre.

Mais ces dames sont mariées — légitime-
ment. Elles ont un homme en particu-
lier. Cet homme là ne peut pas en dire
autant de sa femme. Il n'a lui qu'une femme
en général. Bonne pâte, au demeurant, tout
à son pot-au-feu. Tout le monde le sait,
tout le monde en rit. Mari et baron. On dit
encore : Cornac. Il y a dans ce mot, du res-
te, une syllabe fort bien placée.

Ces messieurs travaillent ; ce sont des
comptables. Ils tiennent les livres de leurs
femmes. Ils ont beaucoup d'ordre. « As-
tu songé, mignonne, que le vieux général
n'a point réglé sa petite note ? » Les béné-
fices valent qu'on y pense. Le commerce a
du bon. On se permet le luxe d'un bébé —
les bonnes années. Un bébé qui doit res-
sembler à l'habit d'Arlequin fait de pièces
et de morceaux. Je voudrais à la fin de l'an-
née, assister à l'inventaire. Ça doit être
drôle un inventaire qui n'a que des
chânes pour matières premières.

Et les amants ? Ils sont ce que sont les
amants quand le mari est le plus heureux
des trois. Trois est le commencement d'un
nombre beaucoup plus élevé. En général
ces dames communiquent leur science à
leurs adorateurs. Elles chantent, ils chan-
tent.

L'époux se contente de faire chanter.

Ce sont des actrices aussi, ces serveuses,
bachelières-ès-bœufs. Elles ont des prin-
cipes mais elles sont larges. Oh ! très
larges. Il y a dix ou quinze ans qu'elles sont
arrivées, la sacoche au côté, le tablier
blanc sur les genoux. Franchement déléguées
elles ont chassé le garçon de café, correct,
froid, ministériel. Elles sont venues, filles
bons garçons. A présent elles sont légion.
Rien ne pousse mieux que l'ivraie. Elles
avaient le rire décolleté qui sans rien sou-
lever fait voir des bas de jupes. Elles sa-
vaient, se froter amoureusement sur le dos
des chaises, et heurter de leurs hanches
outrageusement dessinées, des couades im-
patientes et des doigts inhabiles. Elles ont osé
pour que l'on ose. La fille de brasserie est
partout, mais elle s'appelle la dame de brasserie.
Il faut être de Carpentras pour les
nommer des bonnes.

Je ne me soucie point d'elles. Je ne vais
qu'aux brasseries sérieuses où l'on joue
encore au bégue à trois. Ce qui m'inté-
resse, c'est le monsieur de la dame.

Elles ont des amants — mot sublime que
les traînées profanent — elles ont un amant.
J'en sais qui ont des maris, comme des
actrices de genre. Ainsi, le mari de ma-
demoiselle Louise c'est monsieur Louise. Cet
amant est un être singulier. Il mérite une
étude spéciale. Il étouffe ; il a un chapeau
de soie qui pourrait bien n'être qu'une cas-
quette de soie. Tout haut il porte un nom
respecté, mais tout bas, il s'appelle Al-
phonse.

Il arrive, à la brasserie, vers neuf heu-
res, et il se met à sa table, à la dernière
pour ne pas gêner. Seul, il boit un café
lentement, jetant un regard presque jaloux
sur les clients de sa mie, soucieux du pro-
pos tenu à voix basse, tourmenté d'un
échange furtif. Un ours. Elle vient lui
parler, sautillante, légère, gardant ce sou-
rire à tout venant. Elle lui parle sans co-
quetterie ; il l'écoute sans joie, en homme
qui a le droit non seulement d'écouter mais
d'apprendre.

Un client généreux appelle madame, il
prend sa monnaie et laisse quatre sous sur
le marbre. Elle les ramasse, en souriant,
très gracieuse dans son salut. Ce monsieur
a déjà donné quatre sous à une petite men-
diant qui lui faisait pitié. Il y a de l'aumône
dans ce pourboire. Un autre, pour une
chartreuse, lui prend la taille, un autre en-
core, pour un souper, propose de lui pren-
dre davantage ; on la détaille cette belle
fille qui travaille et qui provoque : quelque
chose comme un garçon de café qui serait
une courtisane.

Dans ces unions bizarres, l'amant ne re-
çoit rien. Non, mais il ne donne rien. Ne
rien donner à ces étranges filles, pour qui
les posséder, c'est recevoir. Le monsieur
qui pose un lapin, commet un vol. Il a volé
sans circonstances atténuées, étant donné
que l'amour est une marchandise comme
une autre. Parfois, la marchande fait des
faveurs, les faveurs frisent encore l'infamie,
mais c'est un délit qui ne relève plus que
de la conscience. Il est des fils de famille
qui ne pouvant entretenir une femme, « la
mettent en brasserie ». Ce procédé, rap-
pelle la traite des blanches. Ils sont incapables
de payer son luxe ; ils s'adjoint la foule,
ils demandent au public l'appoint

nécessaire à l'équilibre de leur budget.
C'est commode, mais chacun son goût. J'en
connais un qui se demande comment un
homme peut supporter qu'une femme l'en-
tretiennent. Il parle avec conviction, oubliant
qu'une femme l'entretient d'amour.

Elle est écoeuvante la vie de l'amour bo-
hème, rôdeur de grands chemins, arrêtant
les cours à tous les coins de rue pour leur
demander la bourse. On ne demande plus
la vie, c'est le vieux jeu. Cependant, il faut
admettre qu'il y a, quelque part, des fem-
mes d'honneur — ne seraient-ce que nos
seurs et nos mères. — On a un profond
dégout pour l'humanité quand on la regarde
à travers le bœuf des brasseries étincelan-
tes, illuminées des éclats de rire des jolies
femmes, ou à la scène, à côté des actrices
à la mode, mariées légitimement pour la
plus grande honte de ces drôles qui vien-
nent en concubinage avec le même homme
toute leur vie.

A qui tel chef de bureau doit-il son avan-
cement ? D'où vient cette tache de pourpre
à la boutonnière de cet imbécile ? Pourquoi
le vieux lieutenant est-il passé au choix ?
Pourquoi mon député est-il devenu ministre ?
Oh ! combien on saurait de choses si
l'on pouvait parler de leurs maris, de leurs
amants et des autres.

On les accuse d'être volages ; on raille
leurs mines provocantes ; on les blâme de
porter la sacoche ; on leur reproche les
courses aux ambassades dans des voitures
dont les stores sont baissés : c'est une lâ-
cheté de notre part. Elles ne font qu'obéir,
instruments dociles sous nos doigts savants.

Je suis plein de pitié pour les femmes
depuis que je connais mieux les hommes.

E. DESCLAUZAS.

LASSITUDE

A ADÈLE DÉSANGÉ

Il est las. La dernière étreinte
A dompté sa farouche ardeur.
Elle le regarde sans crainte,
Naïve dans son impudeur.

Car tout l'orgueil est bien pour elle.
Du combat, dont il sort brisé,
Elle sort, mais encor plus belle :
Papillon de pollen grisé !

Il est las. Presque protectrice,
Elle rougit en caressant.
Ses cheveux, puis, savante actrice,
Rit avec un air innocent.

Soudain, se faisant suppliante,
Monstre rose, elle laisse voir,
Dans une ivresse souriante,
Son infernal et cher pouvoir.

Elle est la source ; il vient d'y boire,
A longs traits et févreusement.
Il n'est plus altéré. Sa gloire
C'est sa lassitude d'amant.

KARL MUNTE.

LES DEUX MÉDIUMS

Rollinat aime Baudelaire et Edgar Poë.
Baudelaire, je verrai à lui régler son
compte une autre fois ; quant à Edgar Poë,
je vais lui dire son fait.

Dans ces histoires extraordinaires, il y a,
entre autres : Les cas de M. Valdemar.
Vous connaissez tous cette bizarre his-
toire de magnétisme. n'est-ce pas, eh bien !
j'en connais une bien plus étonnante en-
core, c'est celle des deux médiums.

C'est une histoire de police, que Louis-
Philippe m'a racontée avant son renverse-
ment.

Un drôle a été arrêté ; on le soupçon-
nait d'avoir empoisonné un gendarme qui
priait, et d'avoir étranglé une bonne
femme qui avait un chien jaune, des éco-
nomies et soixante-dix-sept ans.

Il ne voulait rien avouer ; au contraire,
il affirmait que le gendarme était son ami,
et qu'il avait l'intention de reconnaître la
bonne femme pour sa fille.

Le préfet de police, tremblant pour sa
place, demanda un second médium.

Celui-ci ne fut pas plus heureux, l'accusé
s'étant mis à faire des tours d'adresse avec
le chapeau du commissaire présent aux
épreuves.

Le second médium accusa le premier
d'avoir abruti le sujet, et le premier s'en
défendit en affirmant qu'au contraire le
second avait détruit tout ce qu'il avait pré-
paré.

Faute de preuves, l'accusé fut relâché,
et Louis-Philippe enfouit son parapluie
dans le ventre du commissaire.

Quelques années passèrent là-dessus et
on n'y songea plus.

Cependant, un beau jour, les deux mé-
diums se rencontrèrent d'une façon bizar-
re.

Le premier, qui n'avait pas réussi dans
son commerce, s'était mis perruquier, le
second avait fait fortune dans les abat-
jour.

Ce dernier, qui était de nos jours sans
faire attention dans la première boutique
venue, se mit dans un fauteuil et demanda
qu'on le rase.

Le patron, le premier médium, prépare
sa savonnette, saisit le patient et commence
à le savonner, quand tout à coup, et sans
se rien dire, les deux hommes se recon-
naissent.

Depuis l'affaire de l'assassin, il est su-
perflu de vous dire qu'ils étaient de mor-
tels ennemis.

Sans se parler, les deux hommes frisson-
nent de la tête aux pieds, la même pensée
les travaille : endormir l'adversaire, pour
lui prouver sa supériorité.

Il se regardent dans le blanc des yeux,
le fluide s'épanche en simple filet, puis en
cascades, enfin c'est un torrent, un océan.

La lutte n'était soutenable ni pour l'un
ni pour l'autre, et les deux champions du
magnétisme s'endorment mutuellement.

Un entre, on sort, on parle, on crie, on
demande, rien ne répond, rien ne tres-
saillit, rien ne bouge, si ce n'est le perru-
quier qui continue son mouvement de sa-
vonnage.

Embêtés, les clients sortent, et vont
porter leur pratique ailleurs.

La boutique devient déserte, on ne s'en
occupe plus, personne ne vient plus, si ce
n'est un jour le concierge, qui vient de-
mander l'argent du terme.

Horreur ! Depuis deux mois que le per-
ruquier froissait son client, il lui avait usé
la tête, et même le dossier du fauteuil :
quant à lui, il avait usé non-seulement son
blaireau, sa main et son bras, mais aussi
la moitié de sa épauie.

Devant un pareil spectacle, le concierge
saisi d'horreur devint subitement fou, il
se précipite dans l'arrière-boutique, et,
dans un accès de folie furieuse, il se met
au piano et joue les mélodies les plus fan-
tastiques.

Le bruit fait résonner d'abord le client, qui
commence à bouger et qui enfin finit par
se lever, pendant que le perruquier tou-
rnoie toujours le reste de son bras.

Le plus curieux, c'est qu'en sortant, le
médium sans tête mit trente centimes sur
le comptoir, en disant : Au revoir sieur
et dames.

Depuis on ne l'a jamais revu. Quant au
perruquier, il a fini de s'user le long du
concierge tombé mort de saisissement.

Cette histoire vaut bien celle d'Edgar Poë,
je crois, et je ne fais pas le malin pourtant,
moi, je ne me fais pas traduire par Bau-
delaire.

CHARLES LEROY.

Naïvetés !

Sonnet à Arthur !...

Il a monté ses cinq étages
Et son cœur bat à se briser
Car dans sa main, il a deux pages
Qu'en bas, on vient de lui donner !

C'est une vierge belle et sage
Qui lui répond !... il va pleurer
Voudra-t-elle ce mariage... ?
Consent-elle enfin à l'aimer... ?

Il a vu un jour !... son sourire
L'a séduit !... N'osant le lui dire,
En tremblant, il l'écrivit hier !...

Voyons sa réponse !... Et bien vite
A l'ouvrir il se précipite...
.... C'est sa quittance de loyer !...

ELIACIN.

SILHOUETTES GALANTES

LA BARONNE D'ANGE

Le nom est aussi beau que celle qui le
porte est laide ; il est aussi pur qu'elle
est infâme. Ce portrait ne peut être esquis-
sé que par une plume naturaliste — ce mot
fait sourire la baronne.

Son père s'appelait B... c'était un brave
homme, pas du tout baron. S'il était
noble, c'était par le cœur. Il demeurait dans

une vilaine rue, très noire, sans soleil, un
monde, où tous les relets prennent à la
gorge. Les murs de sa chambre pleuraient
des larmes de salpêtre. Elle eut la jeunesse
de Nana. Un vieux la remarqua. Un homme
très-bien du temps ; il avait un pardessus
noisette orné d'un ruban rouge ; du moins,
elle le dit à d'autres vieux en pardessus
noisette ornés de rubans rouges. Elle finit
comme elle a commencé : par les vieux.

Sa première chute a été heureuse ; elle
est retombée sur du satin. Elle était toute
jeune. Elle plaisait ; elle avait la naïveté
troublante des filles précoces. Son air ef-
fronté émuostillait. L'ambourienne, elle avait
de l'audace, mais en plus le désir d'être
quelque chose. Elle devint donc quelque
chose. Par pudeur, nous ne saurions dire
quoi. On lui meubla un hôtel fort coquet.
Lui étant baron, elle devint baronne.

D'aucuns ont tenu à faire grand pour
mériter leurs blasons ; ils ont suivi le roi,
ou sont morts bravement. Point de tout cela ;
cette baronne n'a pas d'aïeux ; qui sert bien
n'a pas besoin d'aïeux, a dit le poète. Elle a
servi. Elle sert encore. C'est la Ninon de
Lenclos moderne. Elle mourra au champ
d'honneur — chez elle. Etommez-vous que
cette vaillante ait conquis son joli tortil à
la pointe de ses doigts ? Elle a dit : je veux
être baronne ; un baron est venu, qui lui a
meublé un appartement, donné une voiture
et mis ses armes sur les panneaux. Cen-
drillon n'est pas autrement devenue prin-
cesse. Quand on raconte l'histoire de ces
femmes on est tenté de commencer par
dire : « Ceci n'est pas un conte. »

Durant longtemps elle éblouit. Sous
l'empire sa renommée balançait celle des
plus belles. Le baron mort, elle resta ba-
ronne, mais pourquoi ce qualificatif
d'Ange ? Sans doute pour ressembler à
l'héroïne du roman de Dumas. Il y a bien
encore certaines nourrices qu'on nomme
des faiseuses d'anges. La baronne a quel-
que rapport avec ces mégères. A cette dif-
férence près qu'au lieu de tuer les anges
elle en fait des démons.

On lui connaît les plus beaux chevaux
noirs de tout Paris ; elle les conduisait cra-
nement au Bois, éclipant les plus acclai-
més. Un jour, sur l'avenue de l'Arc-de-
Triomphe, sa voiture croisa celle de la
reine d'Espagne. Sa Majesté avait une
Daumont magnifique, livrée rouge et jaune.
La baronne revint, avec un équipage at-
télé à la Daumont, comme la reine. La
transformation s'était accomplie d'une fa-
çon féroce. On en fit la remarque. La
reine Isabelle ne daigna pas s'en aperce-
voir, cependant cet attelage était dû à cer-
tain de ses sujets, intimement reçu dans
son hôtel. La baronne d'Ange doit beau-
coup à l'Espagne — sans compter l'un de
ses Marfroi.

Sa vie est un scandale ; elle n'a point
d'aventures. Pourtant, il y a dix ans, la
gène vint et il fallut vendre l'hôtel prin-
cier. Ce fut un procès retentissant. Il y
avait là des héritiers frustrés dans leurs
biens. Elle perdit. La justice ne s'étant
point de ses sourires. La loi était bien
cruelle. On lui retirait le pain de la bou-
che, allait-on la contraindre à demander
l'aumône ? Heureusement qu'elle savait se
retourner : affaire d'habitude. En son genre
elle est artiste. On dit de certains maîtres
qu'ils ont la patte. Puis elle se souvint du
précepte d'Esoppe : sur la meilleure et la
pire des choses. Elle sait causer. Le succès
revint. Elle voulut, avant toutes choses,
avoir des chevaux, tout le luxe criard qui
étouffe. Elle déploya son mauvais goût de
roturière parvenue. Elle ouvrit ses salons
place Saint-Georges et meubla ses écuries
rue de la Rochefoucauld. Il ne faudrait
point confondre les deux : le salon et l'écu-
rie ; le fumier des chevaux a du bon.
Puis les écuries sont honnêtes ; elles ne sont
visitées que par les palefreniers. Il y a des
litières, il n'y a pas de lits. Jadis, on y lo-
geait des ânes, il n'y en a plus maintenant,
à moins que cela ne soit place Saint-Geor-
ges.

Au milieu de ces richesses antiques, des di-
vans moelleux attendent les occupants, gens
graves, venant s'instruire. Elle est si sa-
vante la baronne ! Puis il y a chez elle,
nombreuse compagnie ; de folles jeunes
filles passent, éclairant ces appartements
sombres, de leur beauté souriante. Elle a,
pour chacune d'elles, le mot qui encourage,
elle leur dit les choses de la vie, et leur ap-
prend les chemins, où sont les tapis épais
qui étouffent les pas. Elle se charge de
faire des présentations. Elle connaît tant
de monde ! quelle main mieux que la sienne
saurait guider ces oiselles vagabondes, en-
core tout animées de leurs premiers coups
d'ailes. Maternelle, elle leur dit : « Mes
Petites ! » Et ces jeunes filles semblent les
prêtresses d'un nouveau temple consacré à
quelque divinité terriblement mystérieuse
et mondaine.

Parmi les splendeurs inconnues de ce
boudoir, elle montre, orgueilleuse, un go-
belet. Il appartient à Louis XV. Il est en or,
ciselé avec art. Le sujet représente une
scène empruntée à la religion païenne.

C'est une des bizarreries de cette femme
étrange, au demeurant très superstitieuse.
Elle dit : « Araignée le matin, chagrin ! »
Proverbe bête et fait pour la rime. Un jour,
je me trouvais chez elle, — les nécessités
de la chronique nous imposent de pénibles
devoirs. — Debout, le long de la grande
cheminée de son salon bleu, elle causait.
Ses petits yeux brillants nous fixaient. Elle
a un drôle de regard, cette femme. Tout à
coup, elle jeta un cri ; elle venait d'aperce-
voir une araignée descendant au bout de
son fil. Je la pris entre mes doigts, je l'é-
crasai.

Elle ne me le pardonna jamais ; il y a
affinité entre cette femme et l'araignée, —
l'araignée hideuse aux pattes velues.

Tout le monde connaît la baronne d'An-
ge. C'est l'une de celles que l'on nomme
tout haut — quand les enfants sont partis.
Souvent, au dessert, entre hommes, on
parle de cette courtisane. C'est à l'heure
des confidences croustillantes, quand, dans
la fumée des cigares, tout peut s'avouer et
se dire sans trop de honte. Des vieux, dont
les crânes sont polis ou couverts de neige,
esquissent un étrange sourire et ressentent
un frisson fabuleux en entendant ce nom,
qui évoque le paradis retrouvé des amours
profanes. Sa clientèle est curieuse. Il y a
là des gens de tous les mondes. On pourrait
citer tel personnage sexagénaire dont les
hasards de la politique ont fait un sénateur.
Il est honoré à la Chambre haute ; il ne dé-
daigne point la chambre basse, — tout au
fond, cachée dans une tapisserie de Beau-
vais. — Ce sénateur est un roturier : la
baronne a un titre. Mais ce n'est pas son
titre qu'elle doit cette visite : c'est à son
talent.

Du reste, Madame inspire le respect. Elle
a des mœurs qui ont des bas de soie et
des culottes courtes. Ils sont poudrés à
frimas. Tout le luxe de l'ancienne cour, —
d'aucuns diraient basse-cour. Elle est une
puissance, cette femme, puissance commer-
ciale s'entend.

Madame la baronne aime faire chère lie,
elle est friande d'un repas arrosé de cham-
pagne. On a parfois besoin de se retrouver
le cœur. Son commerce prospère ; elle ne
paie point de patente : tout est bénéfice.
Seulement, il se pourrait qu'on l'entraî-
nât dans ses affaires. Une plainte a été déposée
au tribunal par certaines parfumeuses, —
des concurrentes, — qui exercent la même
profession, mais paient bel et bien les im-
pôts d'une boutique ouverte sur rue.

DAUBRUCK.

CONTRASTE

Double Sonnet.

LA COCOTTE

J'ai vu passer pimpante,
Une femme hier soir ;
La gracieuse infante
Allait à l'Assommoir !

Cette femme est savante,
Et se sert du miroir
Pour être éblouissante,
Et s'en apercevoir.

Elle passe sa vie
Dans une folle orgie
Elle aime tant le bruit !
Toute cocotte est née
Pour dormir la journée,
Et travailler la nuit...

L'OUVRIÈRE

Je la vois souriante,
La fillette à l'œil noir,
A l'atelier savante,
Et belle sans miroir.

Elle rêve, ignorante !
Son rêve est son espoir :
Et parfois elle chante,
Mais, toujours belle à voir.

Elle fait la folie,
Et reste ainsi jolie,
Comme un petit amour...
C'est un fleur, la rose,
Qui la nuit se repose,
Pour travailler le jour.

ACHILLE.

LES BRASSERIES DE LYON

Le Café de l'Hôtel-de-Ville

J'ai vu des femmes très-folles devenir très-sérieuses, abandonner subitement la vie d'aventures qu'elles avaient menée durant plusieurs années, mettre un frein à leurs toquades fantastiques, jeter au vent la cendre parfumée de toutes les tendres missives qu'elles avaient reçues, et mettre un grand trait d'indifférence sur tous les souvenirs qu'elles avaient enregistrés dans leurs tablettes sentimentales.

C'était autrefois une brasserie très légère que la brasserie Lacamp. J'ai oui dire qu'un riche capitaliste, ami de la famille Lacamp, l'avait montée de ses propres deniers.

Elle était servie par des dames. Maintenant elle a dit adieu aux bruyantes joies d'autan et s'est transformée en un café où les épinglées n'oseraient risquer leurs bottes mignonnes à talons d'or.

Après avoir quitté la Nuée-Bleue, qu'elle avait longtemps dirigée, madame Lacamp vint s'établir à l'angle de la rue Puits-Gaillet et de la rue Romarin. La brasserie fait face à la place des Terreaux. Au comptoir trônait sa sœur, une fort jolie personne qui ne manquait pas d'admirateurs, mais qui, quoique fort gracieuse avec tous, ne répondait qu'assez froidement aux nombreux madrigaux qu'on lui décochait tous les jours.

Isabelle y resta elle aussi assez longtemps. Elle faisait d'interminables réussites sur les tables lorsque ses clients n'étaient pas là. Elle était fort spirituellement mademoiselle Isabelle.

J'ai souvenir aussi d'une brune espagnole à l'œil ardent et à la chevelure d'ébène qui servait à la brasserie Lacamp. Il me serait impossible de dire son nom. S'appela-t-elle Juana, Dolores ou Carmen, je ne me le rappelle guère, ce dont je me souviens c'est qu'elle était fort plantureuse et qu'elle avait les airs les plus provocants du monde. Un sourire à damner toute une armée d'anachorètes endurcis et des dents blanches et fines capables de croquer des millions. Très gracieuse, elle était entourée d'une foule d'adorateurs. C'était à qui pourrait faire la conversation avec lasenoria.

Un beau jour madame Lacamp partit pour Marseille et vendit son établissement à M. Debon. Les gentes hébés durent aller porter leurs sacoches à d'autres directeurs. La brasserie de la place des Terreaux devint le café de l'Hôtel-de-Ville. C'est là que je veux te conduire, ami lecteur. Le café de l'Hôtel-de-Ville est très coquet. Les glaces qui sont nombreuses sont disposées avec beaucoup de goût. Au centre de la salle sont deux énormes colonnes carrées revêtues de glaces. Le plafond est orné de deux rosaces en vieux chêne très originalement fouillé, du centre desquelles descendent les lustres de bronze assez élégants.

A l'entrée de la salle on aperçoit trois panneaux ornés de peintures qui jettent une note gaie dans l'ensemble de l'ornementation. Les deux premières représentent des corbeilles de fleurs. Le troisième panneau est orné d'une sorte de petit amour rose et jofouffu qui tout souriant soutient à grand peine sur sa tête et sur ses épaules une énorme charge de roses, de lilas et de dahlias.

Le comptoir est assez original. Il est en bois sombre garni de doreries. Deux grandes plantes vertes disposées au sommet étendent à droite et à gauche leurs feuilles flexibles et gracieuses. Le plafond est en outre bordé d'une grosse moulure dorée du plus heureux effet. Le café de l'Hôtel de Ville est le café sérieux par excellence. Il est surtout fréquenté par des fabricants de soieries. Les jeunes gens qui viennent là sont des employés, on n'y rencontre presque pas d'oisifs. Le désœuvré n'aime pas à coudoyer l'homme d'affaires.

M. Deschamps, gros personnage à chevelure blanche, joyeux drille s'il en fut, vient tous les soirs faire sa partie de dominos avec ses amis. Ce sont MM. Maleshermes, Forat et Papat, le seul homonyme que je connaisse à notre regrettable taverne. M. Maleshermes arrive le premier, il feuillette le journal amusant en attendant ses amis, puis, lorsque le quatuor est au complet, quatre pipes s'allument solennellement et l'on commence la partie.

Le garçon apporte la petite boîte chère à M. Cazot, et le cliquetis de l'ivoire sur le marbre se fait entendre. Il faut les voir alors. Avec quelle animation ils alignent leurs petits rectangles blancs et noirs. Avec quelle majesté et quelle componction ils annoncent : Double-six ou blanc partout.

M. Deschamps a toujours le mot qui fait rire. De temps en temps entre deux nuages de fumée, il lance un calembourg fraîchement élaboré, et contemple ses partenaires avec un sourire malin. Puis, il plaisante M. Papat sur son peu de chance et lui conseille de ne jamais se séparer du précieux talisman que tout homme, soucieux de son bonheur, doit avoir au sein de son portefeuille, le morceau de corde de pendu. Un peu plus loin, l'on fait une partie de piquet. Ce sont MM. Perronnet, Berthet et Morel. Toujours blagueur, M. Morel. Il se console de sa malchance en riant de tout son cœur lorsque la dame de pique lui est rebelle. C'est une singulière péronnelle que cette dame de pique, s'écrie-t-il parfois, on a beau lui faire les compliments les plus galants, elle se moque de vous de la façon la moins gracieuse du monde.

D'un autre côté, deux consommateurs se disputent. Ce sont MM. Carrier et Dalman.

Le premier grand, maigre, aussi maigre peut-être que ce fameux capitaine Matamore, dont parle l'illustre Théop, est très comique lorsqu'il se met en colère. Sa fine moustache noire se hérisse, ses yeux flamboyent et ses poings osseux s'abattent sur la table au grand ébahissement des soucoupes et des verres.

Bien qu'étant son meilleur ami, M. Dalman, ne peut demeurer une demi-heure sans chercher noise à son partenaire. M. Deschamps, qui ne manque jamais de s'esclaffer lorsque l'occasion s'en présente, en profitait l'autre soir pour faire un jeu de mots. Vous lui cherchez toujours des querelles d'allemand, s'écriait-il en riant de son bon gros rire sonore.

Le mot fit immédiatement le tour de la salle et réconcilia les deux camarades. Leurs fureurs durent peu. Il leur arriva parfois de se disputer vingt fois dans la même soirée, ce qui amuse beaucoup leurs voisins. Tout à coup, au paroxysme de la discussion, le calme se fait. On entend M. Dalman qui appelle le garçon.

Ah! c'est pour un bock que vous faisiez tant de tapage, s'écrie alors le patron en souriant, ce n'était vraiment pas la peine.

Au nombre des habitués je trouve un étrange personnage que l'on a baptisé du nom très bizarre de Cocardas.

C'est un petit vieux sec et parcheminé, à la chevelure rare et grisonnante, aux gestes automatiques et à la démarche hésitante. Lorsqu'il fait son entrée, il vient s'asseoir à la table du fond. C'est toujours la même, on l'appelle la table de M. Cocardas. Lorsque par hasard elle est occupée, le bonhomme fait la grimace, il est si bien là dans son coin, à sa place favorite.

Il s'y assied lentement, pose sa canne contre une chaise, accroche avec soin son chapeau et tire de sa poche un objet noirâtre et informe. C'est sa calotte; il la coiffe majestueusement, assure l'équilibre de ses lunettes, et voyant deux morceaux de sucre dans le café que le garçon, qui sait ses habitudes, lui a apporté sans en être prié, il déploie son journal qu'il lit attentivement d'un bout à l'autre.

Parfois Monsieur Debon vient tailler une bavette avec lui. Monsieur Cocardas cause alors politique. Il adore la politique, et rien n'est plus amusant que de l'entendre commenter les événements du jour. C'est, du reste, un excellent homme, encore très gai malgré son âge.

Le type le plus intéressant du café de l'Hôtel-de-Ville, c'est sans contredit l'Avocat. Peut-être allez-vous croire que c'est là un de nos hommes de robe que, désirant ne pas désigner clairement, je vous présente sous ce titre vague.

Vous vous trompez. Mon avocat n'est qu'un physicien. Il ne porte ni le jabot, ni la toge, ni la barrette. Toujours vêtu d'une veste courte, irrégulièrement noire, il est paré d'un grand tablier blanc, assez semblable à celui de mesdames les hébés. L'Avocat, c'est tout simplement le premier garçon du café de l'Hôtel-de-Ville.

L'élément capillaire a complètement abandonné son front. Son crâne est aussi chauve que celui de M. de Gavardie. Il porte de courts favoris à la façon des gens du barreau.

Sa petite voix flûtée s'entend à peine. C'est comme le soupir de la brise printanière à travers la feuillée. Son sourire béat éclaire sa face glabre que percent ses petits yeux niais. Il va de table en table, porte des bocks, toujours avec le même flegme et sourit éternellement en balbutiant quelques mots à peine perceptibles de sa petite voix timide d'enfant de chœur.

Monsieur Perraudin, le commissaire spécial, qui est un client assidu de Monsieur Debon, se moque de lui lorsqu'il vient prendre son café. — Eh bien! Maître Louis, lui dit-il en s'asseyant, avez-vous préparé votre plaidoirie? Alors le sourire de l'Avocat s'accroît, il rougit, courbe la tête, complètement troublé, et c'est à peine s'il peut marmotter la traditionnelle question.

Monsieur Debon, le patron de l'établissement, est un homme d'environ quarante ans. Petit, il a la barbe grisonnante et très courte. De son comptoir, il surveille le service du café.

De temps en temps il vient, en fumant une pipe, faire une partie de dominos avec son ami Deschamps, qui ne manque jamais de le mettre à contribution, ce qu'il accepte du reste de fort bonne grâce.

M. Debon est très gai; il aime à plaisanter avec ses clients. Lorsqu'il fait sa tournée, il lance un mot à chacun. Il est content lorsqu'on fait la causette avec lui. Le matin lorsqu'il lit son journal, personne ne saurait l'arracher à cette occupation; il n'est satisfait que lorsqu'il est au courant de tout ce qui se passe et qu'il connaît toutes les nouvelles.

Si vous passez sur la place des Terreaux un de ces jours, mon cher lecteur, entrez au café de l'Hôtel-de-Ville, vous y trouverez l'Avocat.

Si vous savez manier le crayon vous ferez sa caricature, si vous êtes quelque peu poète je suis sûr que vous ne pourriez résister à l'envie de rimer quelque sonnet gouaillier sur son compte, car c'est l'un des types les plus comiques que je connaisse.

J. SABATIER.

LA MASCOTTE

ROMANCE DU BAISER

Un baiser c'est bien donc chose, Tu le sais, sur leur lèvres roses, C'est avec ça que les mamans Consolent les petits enfants. Dans tous les pays de la terre Est-il rien qui soit plus charmant? Baiser d'unoux, baiser d'amant, Cela vaut être que l'on s'aime. C'est le premier vers d'un poème, Prends donc vite ce doux baiser, (bis) Je n'ai rien, non, non, rien à te refuser.

Un baiser, c'est tout un langage, Sans inutile bavardage, Et pour deviner ce qu'il dit Point n'est besoin d'avoir d'esprit. Il dit, le jour d'un mariage, Que le mari sera toujours, Fidèle à son gentil petit ménage, Faisable à ses jeunes amours. Il est bavard, il dit encore, Beaucoup de choses que j'ignore; Prends donc vite ce doux baiser, (bis) Je n'ai rien, non, non, rien à te refuser.

LES PREMIÈRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le Truc d'Arthur, comédie de Chivot et Duru.

Puisque le public est content, nous sommes contents. On a ri de bon cœur; on a applaudi longtemps. Le succès sera plus grand encore lorsque les interprètes posséderont mieux leurs rôles.

On n'analyse point ces bouffonneries. Il n'y a pas de mot pour rendre un éclat de rire. C'est charmentonneux avec esprit. Les auteurs, MM. Chivot et Duru ne se sont point mis en frais d'imagination. Ils ont trouvé une intrigue cousue avec du fil blanc, très peu neuve, mais lestement troussée.

Le sujet tient en quatre lignes. Arthur est un don Juan du plumage, il a son truc, Arthur, il le dévoile à son maître qui, pour l'en récompenser, le flanque généreusement à la porte.

M. de Pontbrisé profite du truc de son valet. Il doit épouser la fille d'un tanneur d'Evreux. A ce moment une cocotte fantasiste le relance. Elle veut se venger de l'amant volage qu'elle conduit. La catastrophe est imminente. Le maître prend la place du valet. Le quiproquo est original. C'est début est plein d'esprit. Les auteurs ont semé leurs mots les plus spirituels au courant de ces deux premiers actes. Il faut à présent sortir de cette situation difficile. Ils ont été assez habiles pour surexciter la gaieté du spectateur. Cependant on devine tout le dénouement. A la vérité il n'est pas absolument heureux.

Une farce sans trop de prétention, et c'est tout. Il y a des expressions un peu osées, du gros sel répandu à profusion, quelques ressorts du vieux répertoire; ne nous en plaignons point, c'était le meilleur. C'est à ce cadre vraiment gai que le Truc d'Arthur a dû de réussir — en dépit d'un troisième acte qui demande d'intelligentes coupures.

L'interprétation, pour n'être pas placée hors de pair, est bonne. Elle manque encore un peu de cohésion. Quelques représentations frottent les teintes et donnent un ensemble très satisfaisant. Il convient de placer en première ligne, M. Mercier. Il a montré dans le rôle de Benoît des qualités comiques de première ordre. A chaque nouvelle direction, son talent s'affirme. C'est un comédien soucieux de son art et composant ses personnages avec infiniment de tact et de vérité.

M. de Pontbrisé doit être un jeune homme. Il n'a pas passé absolument l'âge des illusions. M. Monteravel est trop marqué dans ce rôle. Une perruque le rajourne. Il est impossible que la baronne de Sainte-Colombe soit séduite par ce vieux beau, on n'adore Ruy-Bias qu'à la condition que Ruy-Bias soit élégant et capable de donner toutes les satisfactions d'un amour hors cadre... à part cette critique, très légère, M. Monteravel ne mérite que des éloges.

M. Reine, avec sa raideur accoutumée, a fait un tanneur d'Evreux très réussi. M. Firmin pouvait faire mieux. A part M. Jourdan, dans le rôle de la baronne de Sainte-Colombe — une très jolie comble, entre parenthèses — l'élément féminin laisse à désirer. Les interprètes ont été rappelés; le public s'est déclaré satisfait. La pièce de MM. Chivot et Duru pourra tenir quelque temps d'affiche des Célestins. La même intelligence dans la mise en scène, le même goût dans le choix des pièces, assure au théâtre, si cher aux Lyonnais, un succès de bon aloi. En ce temps de politique morose, le Truc d'Arthur, est une pochade excellente, elle repose des discours ennuyeux et des déclamations anarchistes.

Vous comprenez! chacun son truc. DE ST-SAVIN.

LES TOILETTES

DE NOS BELLES-PETITES

A LA PREMIÈRE DES CÉLESTINS

La désopilante comédie Le Truc d'Arthur que l'on vient de jouer aux Célestins avait attiré beaucoup de monde dans ce charmant théâtre. La plupart de nos demi-mondaines s'y étaient donné rendez-vous, et toutes avaient pour la circonstance, remarqué leurs plus magnifiques toilettes. Clémentine Grosjean portait un costume que Charles Perrault aurait appelé costume nuit d'été. La jupe très hardiment trompée était de satin violet, couleur d'étoiles, et la tunique de bleu pâle, couleur firmament.

Juliette qui l'accompagnait portait une splendide toilette grenat à garnitures de velours frappé et de satin broché, sortant des mains d'une habile faiseuse. Mlle Gachet, elle, était coiffée d'une capote assortie.

La grande Ida, comme pour marquer sa profonde mélancolie, était toute en noir. Tenu coquette à la vérité, mais un peu sombre.

La baronne de St-Ouin, avait un costume d'une grande richesse, à base de dentelle. Des flots de dentelles cascadaient de toutes parts, retombant en ornements des plus gracieux. Un cœur de point d'Angletterre s'élevait majestueusement sur la poitrine, ainsi qu'un blason. C'est peut-être celui de la Baronne.

Fonfon et Amélie l'Italienne se tenaient ensemble. La première portait un costume assez élégant. Taille de velours noir et jupe ordinaire. Le fameux chapeau à grande plume n'avait pas été omis. Amélie l'Italienne était plus richement vêtue. Elle avait un costume marron assez coquet. Elle portait un chapeau mousquetaire mauni d'une immense plume violet, plume que d'Artagnan eut sans doute trouvée un peu exagérée. A son épaule gauche était piquée une superbe broche en brillants représentant une mouche prête à prendre son essor, le bijou, fort joli du reste jetait ses feux étincelants autour de la belle.

Annette Bassin accompagnait Mathilde d'Annouay, vêtue d'une assez jolie jupe de foulard blanc, que nous lui avons déjà vue à la première représentation de Sarah Bernhardt. Elle portait une taille de velours frappé d'un dessin assez heureux et un chapeau marron garni d'une immense plume Médicis.

Francine de la Roche — une parente à la vicomtesse Marthe sans doute — était dans une loge avec Caro. Elle portait une toilette blanche; sa compagne était en bleu marine.

Henriette Kailou avait un costume qui n'était remarquable que par sa simplicité. En revanche elle maniait un superbe éventail genre mauresque en plumes rouges au sujet duquel nous la complimentâmes.

Jenny Lavache avait un costume de velours noir d'un assez bon goût, Marie Gratton portait elle aussi la couleur du page de M. de Marlborough.

Jeanne Desaix qui ferait bien de soigner sa taille qu'on n'aperçoit plus du tout avec le costume qu'elle portait, était en noir.

Marie la Parisienne, portait un costume marron à garnitures bouffantes et Henriette Desaix une assez jolie robe de foulard fond blanc à fleurs roses.

En somme très jolie soirée. Toutes ces dames se sont tellement amusées que quelques-unes oublièrent qu'elles devaient jouer une petite comédie elles aussi et ne pensèrent plus à minauder comme c'est leur habitude pour voir si elles étaient l'objet de l'admiration des autres spectateurs.

A LA PREMIÈRE DE BELLECOUR

Nos belles petites étaient peu nombreuses à la première du Lycee de jeunes Filles au Théâtre-Bellecour.

Nous avons remarqué Adèle Bran en robe de velours bleu foncé manquant un peu d'élégance; Blanche Tête de Singe avait un très coquet costume de soie glacée garnie de dentelles grises et Annette Grévinette soie, amie une toilette crème également garnie de dentelles.

Clémentine Sardine et Pauline Boffet avaient des toilettes sombres que nous leur avons vues fort souvent déjà; Marie la Petite Poupée était coiffée d'un chapeau beaucoup trop grand et portait un pouff d'une dimension formidable pour sa petite personne. Francine de la Roche toujours très élégante semblait fort mélancolique.

Jeanne la Mâconnaise avait un jupon jaune bouillonné et un tailleur sombre et Josephine Odet une toilette à fleurs rouges. Par extraordinaire nous n'avons pas aperçu Juliette avec son amie Jeanne.

AU CIRQUE

La plupart de nos belles petites assistaient à la représentation du Cirque Rancy samedi soir. Les plus magnifiques toilettes avaient été mises en lumière; toutes avaient voulu prendre part au grand tournoi d'élégance. Francine de la Roche a remporté la palme. Cette tendresse qui semble se plaire beaucoup dans notre ville et qui délaissait la capitale où elle régnait sur un bataillon de coers tout dorés portait un magnifique costume blanc, d'une originalité pleine de distinction. La poitrine était ornée d'une magnifique broche de diamants et d'un gros bouquet de fleurs naturelles disposé avec un goût exquis.

Venait ensuite Adèle Désanges fraîchement arrivée de la capitale; elle portait un costume bleu très élégamment bouillonné sur le devant.

Beaucoup de brillants pour éclaircir cette toilette. Boucles de brillants, broche en brillants, bracelets ornés de diamants et porte bouquet également en diamants. Décidément Adèle Désanges augmente de jour en jour sa collection de bijoux.

Adèle Bran avait un très joli manteau de velours, la couvrant entièrement et une capote de velours, femme de feu.

Marie Gilon toujours gracieuse portait, une toilette noire, simple mais de bon goût. Laurence de l'Epoque était également en noir, Caro portait avec une jupe blanche une taille bleue assez jolie.

Fanny Bambance, en velours grenat, causait avec animation avec son amie Ninette, vêtue d'un costume gris fer assez original. Jeanne Childebert avait l'air d'un coquelicot avec sa visite de peluche rouge, Jeanne Confort son amie une visite de peluche gros vert.

Tonine Françon qui bavardait beaucoup sur le compte de ses camarades avait une robe noire qu'elle devrait bien changer. La grosse Maria la costumière n'était pas mise avec beaucoup d'élégance. Elle avait une taille de broché noir et une jupe également noire.

Lucy la Folle était toute en grenat. Jupe de laine avec garniture et revers de velours Elle bavardait beaucoup.

La belle Madame Oudry, avait une toilette très originale et d'un goût exquis. Robe olive avec épaulettes grenat et manchons bouffants genre directoire. C'est un des plus jolis costumes que nous ayons remarqués.

La baronne de Waldeck, une nouvelle débarquée qui a parait-il de fort jolis équipages, était très élégamment vêtue. Non loin d'elle Francine Commarmond en robe de dentelle noire, s'élevait nonchalamment avec un petit éventail de nacre.

La vicomtesse Marthe de la Roche toujours gracieuse et très bien mise, se tenait près de Ma Mère M'attend en jupe crème et en tailleur sombre. Elle paraissait très heureuse de revoir son amie Adèle Désanges.

La minuscule Marie Gratton avait avec elle une jupe rouge et noire une cuirasse blanche d'un goût douteux. Elle eut mieux fait d'assembler dix couleurs moins étrangères l'une à l'autre.

Juliette toujours superbe était en noir avec un chapeau garni d'une énorme plume rouge.

Henriette Kailou qui paraissait de mauvaise humeur, portait une jupe écossoise et une taille sombre à brandebourgs.

Marguerite Kailou beaucoup plus joyeuse que sa sœur, était en noir.

Jeanne la Mâconnaise qui, par extraordinaire n'est pas demeurée toute la soirée avec sa compagne Juliette, avait une jupe écossoise une taille bleu gendarme à la hussarde.

Lucy Bernard qui renonce définitivement à la paisible existence des champs, avait une assez originale toilette jaune soutachée de velours grenat.

Marie Brut la viennoise avait une robe bleue. Elle se promenait avec son amie Elisa Bédigand.

La petite Catherine de Placard qui comme toujours était fort gaie avait une jupe de soie grise et un manteau à raies rouges assez joli. Son chapeau rouge était peut-être un peu trop excentrique.

Suzanne Bébé qui parait toute triste depuis le départ de sa sœur Rosita était en vert sombre. Elle lisait mélancoliquement le programme.

Marie Roux qui ne demanderait pas mieux que d'aller à Nice et à Constantinople comme sa sœur Adrienne, était mise avec élégance.

Théo de plus en plus vieille garde était en noir.

Elisa de Lyonne très bien mise, était en compagnie de Sabine Biscaye en gros vert avec un grand chapeau Dartagnan.

Louissette Egraz paraissait rêveuse, elle était en noir.

Annette Bassin toujours souriante, avait une toilette de velours grenat très distinguée.

Jeanne d'Amboise qui semblait souffrante portait un costume gris, garni de perles violettes et du plus heureux effet.

Lucy Maia toujours superbe avait une taille de velours bleu.

Mathilde la Suisseuse était en gris.

Elisa l'Américaine en vert sombre, avait une charmante corollette de dentelle.

Depuis longtemps nous n'avions vu autant de belles petites au Cirque Rancy; on assure que les plus grandes couturières de Lyon assistaient à cette représentation, à l'effet d'y prendre des notes pour les modes de cet hiver. Il est rare en effet de rencontrer dans le même endroit un aussi joli bouquet de riches toilettes.

A. DELIONS.

MON VOISIN

Réponse de ma voisine.

RONDEAU

Mon voisin, vous êtes vraiment D'une aimable galanterie; L'image d'un parfait amant, Ne pourrait pas être autrement Je vous le dis sans flatterie. Quelle humeur de chevalerie! Quelle force de sentiment; J'en suis encore tout attendri. Oh! voisin! C'est malheureux, car j'aime Armand, Un blond à la mine fleurie; Mais vous savez, femme varie, En attendant ce beau moment, Sans rancune, je vous en prie Mon voisin...

Traduction toute littéraire, 27 novembre 1882. Jacques CÉLILLE.

CANCANS ET POTINS

DU DEMI-MONDE

Adrienne Roux qui était à Nice depuis quelque temps, vient, parait-il, de quitter la Provence.

Elle s'est embarquée pour Constantinople. La reine du Skating aurait-elle l'intention d'aller apprendre le patinage aux langoureuses alimées de la Sabum-Porte, ou voudrait-elle après avoir si longtemps été la souveraine de l'élégance lyonnaise devenir sultane favorite de quelque Pacha couvert d'or ou de diamants.

Toutes ses amies sont fort inquiètes, car elles ont peur que la belle ne reste au pays de Mahomet et qu'elle n'y devienne l'étoile de quelque sérail.

Léontine était à la brasserie du Siècle dimanche soir; elle était d'une gaieté extraordinaire. Peut-être avait-elle un peu trop abusé de la liqueur enchantée que les disciples de Saint-Bruno nous expédient de leur montagne.

Nous avons également remarqué Annette Grevinette qui plus calme que son amie prenait un malaga dans un coin de la salle.

Nous avons annoncé que Jenny avait remplacé son amie Marie à la brasserie des Jacobins, mercredi dernier. C'était une erreur.

L'interimairie désignée pour porter la sacoche de la petite Marie n'était autre que la blonde Sabine. Elle nous saura gré de cette rectification.

La toute petite Victorine Bondet qui boude toujours de moins en moins, soupait dimanche soir chez Berthouin en compagnie de son vaillant fils de Bellone.

Qu'a-t-elle donc fait de sa couronne de marquise l'aurait-elle perdue sans retour?

On signale l'apparition sur le ciel demi-mondain de notre ville d'une nouvelle étoile qui brille de tout l'éclat des bijoux plus ou moins faux dont elle est parée.

Cet astre scintillant répond au nom de Mathilde. C'est sur la place Bellecour qu'il a, pour la première fois, été aperçu par un astronome de nos amis. On sait que les astronomes sont nombreux sur la place Bellecour.

L'étoile Mathilde sortait de la loge d'un concierge. C'est, parait-il, là que demeurent ses aïeux.

Jeanne Childebert et son inséparable amie Jeanne Confort ont été aperçues dimanche, à deux heures, dans une très coquette charrette anglaise.

Les deux belles flânaient un grand trot dans la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Où donc se rendaient-elles ainsi? La descendante des Childebert semblait excessivement gaie; il devait y avoir quelque partie-fine à l'horizon.

La minuscule et rieuse Maria Jacobins alias Claudia est indisposée. — Depuis quelques jours nous ne l'apercevons plus aux Jacobins qu'elle faisait retentir de son rire quelquefois un peu trop bruyant. Nous serions heureux de savoir ce qu'elle a, et si elle doit bientôt revenir trotter chez maître Martineau.

Tous ses clients sont consternés.

Samedi dernier à trois heures de l'après-midi, nous avons aperçu Jeanne la Mâconnaise dans la rue de l'Hôtel-de-Ville; elle était coiffée d'une petite toque de velours à plume rouge, qu'on eut volontiers prise pour une barrette de page du temps de François 1<sup>er</sup>.

Nous avons remarqué avec beaucoup de plaisir qu'elle était en bruno. — Voudrait-elle profiter de nos conseils par hasard? Nous en serions charmés. — Restez bruno Mlle Jeanne, cela vous sied mieux, nous pourrions vous appeler Godel ou Gratchen sans cela! M. M. Erekman-Chatrin ne seraient peut-être pas contents, mais cela vous punirait n'est-ce pas?

Une nouvelle liqueur vient, parait-il, d'être inventée, liqueur digestive, délicieuse s'il en fut, et possédant une foule de qualités diverses qu'il serait beaucoup trop long d'énumérer ici.

C'est la Pimeranza. Un très joli nom comme vous voyez. Je serais fort étonné qu'une liqueur qui porte un nom aussi mielleux ne soit pas excellente.

La Pimeranza est une sorte de curaçao russe. L'un des représentants chargés de colporter ce merveilleux nectar aux quatre coins de l'Univers est actuellement dans notre ville. Galant gentleman s'il en est, il se presse te chez nos belles-petites à qui il offre les flacons de sa nouvelle ambrisie. Celle-ci ayant des invités s'est empressée de leur offrir de cette divine liqueur.

Nous sommes persuadés que dans quelques jours, toutes nos belles-petites posséderont une provision plus ou moins importante de Pimeranza et qu'on n'entendra plus parler que de Pimeranza, Mesdames des brasseries, préparez-vous.

Contrairement à son habitude, Anna Oberley, l'une des plus ferventes admiratrices des clowns et écuyers de M. Rancy, n'assistait pas à la représentation du cirque samedi dernier.

La belle avait, parait-il, été faire une petite excursion dans sa villa à Collonges. La saison commence à être mauvaise cependant pour les promenades à la campagne. Il est vrai qu'on peut trouver extra-muros le charme toujours grand de la solitude!

La catapulta Eugénie Ayol la Stéphanoise est à la recherche d'un nabab capable d'être amoureux de ses charmes pour lui offrir gaillardement la salle à manger qu'elle convoitait depuis longtemps.

Cette tendresse possédée déjà de fort jolis appartements sur l'avenue de Saxe. Il ne lui manque plus qu'une salle à manger vici s'yle pour être la plus heureuse des épouses.

L'autre jour, elle a offert un petit lunch à ses amies Elisa Bédigand et Marie Brut; mais ces nœuds étaient si généreux que le lunch n'a pas tardé à dégénérer en un sardanapalesque repas.

Nous avons apporté à l'instant une lettre trouvée dans les coussins d'un théâtre de notre ville. Cette lettre s'est échappée d'un livre prêt par une des charmantes artistes de ce théâtre à l'une de ses amies. Nous ignorons qu'il existait parmi les jeunes carabins, espoir de la mélodie, une imagination assez exaltée pour écrire des choses aussi érotiques à une amante, cette amante fut-elle Blanche S...

Nous ne pouvons reproduire cette lettre dont les termes par trop... concieux nous condamnèrent tout droit en cour d'assises, mais nous tenons l'original à la disposition de la personne qui en réclamera la propriété avec preuves à l'appui.

Il y a de si crostaustants détails, que ce sera drôle.

Malgré le départ d'Adrienne Roux pour Byzance, nos belles petites sont toujours assez nombreuses aux Folles-Bergère. Tandis que la reine des patineurs voyage au pays des odalisques et des minarets, ses élèves fréquentent assidûment le Ring.

ment mise à sec, espérait avoir quelque succès dans la cité phocéenne. Elle se trompait.

Après un court séjour dans la Babylone méditerranéenne, elle a dû reprendre l'express. On assure même qu'elle se trouvait fort embarrassée pour prendre son billet, mais comme il est toujours des mauvaises langues disposées à jaser, nous ne confirmerons pas ce détail.

Elle est restée quelques jours de tour dans nos murs. Elle s'est fait tendre les cheveux. Puisse le rouge lui être favorable!

Il y avait une riche collection d'épinglées, lundi soir, au Casino. Nos belles-petites étaient sans doute venues admirer le fameux capitaine Athya, qui manie les canons comme de simples fusils d'enfant.

Nous avons remarqué Juliette et son amie Jeanne la Mâconnaise. Clémentine Grosjean, Suzanne Bêbé qui paraissait fort gaie, Léonie de Saint-Matricon, la sa blonde compagne Jenny Merlucho, et non moins blonde de Titine, Ma Mère-Mattend, Caro, Annette Grévinette en grande conversation avec Blanche Tête-de-Singe, Joséphine la plantureuse qui était armée d'un énorme éventail, Fofion, Tonine Françon toujours riieuse, et la signorina Amélie l'Italienne qui avait mis tous ses diamants au vent; depuis longtemps nous n'avions vu aussi complète réunion de belles petites au Casino.

La veille de la Sainte-Catherine, il faut croire que l'ancienne petite hébée de la Grotte, Catherine de Piagard, avait été bien fêtée et s'était enivrée. ... de l'odeur des bouquets qui lui avaient été envoyés, car le soir, à la Taverne de l'Est, elle était d'une gaieté qu'un gabier n'hésiterait pas à qualifier de carabinée et employait des expressions capables de faire rougir une écrivaine pour qui l'eau bouillante aurait été complètement inconnue.

Cette demoiselle ne pourrait-elle pas être un peu plus régence. Combien de fois serai-je obligé d'invoquer ton nom, maître Adolphe, ô très cristallin écrivain.

Pleustiers de nos tendresses lisent fort assidûment tes œuvres, Fofion et la Signorina Amélie en ont fait le plus bel ornement de leurs galantes bibliothèques. Or, depuis plusieurs jours, il nous semble que Fofion adresse ses plus gracieux sourires à Jeanne la Mâconnaise. Sans doute ce n'est pas un grand crime que d'adresser ses sourires à quelqu'un, cependant nous conseillons à Juliette de veiller sur sa pupille, qu'on pourrait très bien lui enlever.

Vous avez tant fait tourner de têtes, monsieur Bêlot avec le concours de l'éditeur Dentu! Elodie Vallois se trouvant la semaine dernière chez Berthoux, une altercation assez vive avec la maîtresse d'un de ses anciens adorateurs, le général Manchaulu, une tendresse dont le nom n'a pas été inscrit que sur les tablettes roses du dieu Cupidon et qui fut autrefois hébée à la brasserie de Suez.

Après quelques propos plus ou moins hétéroclites échangés entre les deux dames, on en est venu aux coups et la vigoureuse Elodie a crêpé le chignon à son adversaire d'une façon tout à fait magistrale. La police étant intervenue, procès verbal fut dressé contre Elodie et son antagoniste, ainsi que contre la vieille Baronne qui soutenait la descendante des Vallois. Nous félicitons Elodie d'avoir donné une leçon à la cascadeuse en question. L'affaire viendra probablement aujourd'hui jeudi devant le tribunal de simple police. La justice se prononcera.

Une rupture a failli avoir lieu dernièrement, entre les deux in-éparables Jenny Merlucho et Léonie de Saint-Matricon. Ces deux belles ayant rencontré aux Jacobins un jeune prince russe qui leur avait déjà été présenté, se mirent en devoir de l'incendier de leurs plus brûlantes caillades. Heureusement le gentleman en question n'a pas répondu à leurs avances sans quoi elles se seraient probablement disputé sa sympathie d'une façon peu courtoise.

Le prince russe étant demeuré froid comme la neige de sa patrie, les deux épinglées ont dû garder leurs compliments et sont parties ensemble faire un tour au cirque Rancy. Amélie l'Italienne est désespérée; pendant quinze jours elle va devoir renoncer au titre de comtesse que le fantasiste dieu des Amours lui avait donné. La signorina frémit en songeant à cela. O fatalité que tu es donc cruelle dans tes ardeurs.

Elle est vraiment très-drolichonne la petite Marie Gratton. Cette sémillante tendresse ne veut à aucun prix convenir de son exiguïté. Elle prétend même quelquefois qu'elle est très grande et qu'elle pourrait sans peine cueillir des fleurs sur le chapeau d'Elodie Vallois. Pour justifier ses assertions, elle se hausse sur ses talons qu'elle fait toujours faire très grands.

L'autre jour elle causait à Annette Grévinette. «Tiens tu vois que je suis aussi grande que toi lui disait elle en s'approchant d'elle. Les uns ont la manie des grandeurs, celle-ci la manie de la grandeur. Je crois que cela vaut encore mieux. Mathilde la Suisseuse vient paraître de quitter son appartement de la rue l'Hôtel de Ville. Une discussion avec sa propriétaire a été probablement la cause de ce départ.

Elle habite maintenant la rue Jean-de-Tournes en compagnie d'une jeune hébée que nous voyons souvent prendre avec elle le chemin de l'Assommoir. M. l'abbé la Suisseuse pourrait-elle pas franchir moins souvent le seuil du Théâtre Bellecour, du moins aller faire ses excursions au sous-sol? Un riche boyard épris des charmes et peut-être de la couronne de la vicomtesse Claudia Rachel vient paraître de lui offrir un superbe piano de soixante-quinze louis. Nous connaissons beaucoup de talents à Claudia Rachel, mais nous ignorons qu'elle fut musicienne.

Nous serions charmés de lui entendre exécuter la valse des *Parfums capiteux*, sur le Pleyel qu'elle vient de recevoir! Mercredi soir la superbe Théo et l'une de ses amies occupaient les deux fauteuils du Théâtre Bellecour réservés à la «Bavarde». Lorsque les possesseurs de nos billets se sont présentés pour prendre leurs places, les deux tendresses ont refusé de se dérangier. La courtoisie n'est pas la vertu principale de Théo, nous le savions depuis longtemps, mais nous ne croyions pas qu'elle eût assez peu de tact pour refuser de se dérangier, lorsque par mégarde elle se place dans un fauteuil ne lui appartenant pas.

Nous la prions d'examiner à l'avenir les numéros des fauteuils, car nous serions nous désespérés d'accaparer une place retenue par cette grande dame. Madame Théo désire-t-elle que nous lui adressions nos excuses? La petite Lina qui revient de Nice est coiffée d'un immense chapeau de peluche vert sombre orné d'une cascade de rubans du meilleur goût. Rue de l'Hôtel-de-Ville elle rencontre la baronne de S-Ouin. — Comme tu es bien coiffée s'écrie celle-ci en admirant son chapeau donne moi vite l'adresse de ton fournisseur fut-il au bout du monde, j'irai le trouver.

— Ah! répond Lina en s'esclaffant, le chapeau ne vient pas de loin. Je l'ai acheté avant mon départ chez M. Poyard à la chapellerie des négociants, pour étonner mes amies de Nice. La baronne n'a fait qu'un bond! Tousjours grande émotion à la Taverne Anglaise. On ne s'occupe que du fameux d'oeil de tigre et une superbe broche en brillants qui jettent le soir des feux éblouissants. La broche représente une petite mouche prête à s'envoler. Serait-ce un emblème? Espérons que ces joyaux ne graviront jamais cette montagne fabuleuse au sujet de laquelle M. Cortambert reste muet, et que des géographes très fantasistes appellent le Citou.

Virginie Dauphinoise devrait mettre un frein à son exubérante hilarité lorsqu'elle se promène. Son rire est par trop méphisto-léphique. Le Krach d'Adèle Monnaie a, paraît-il, été terrible. La belle est dans une déché effroyable, aussi a-t-elle disparu complètement. Ses amis la réclament à tous les échos. Peut-être a-t-elle quitté notre ville. Adéline la plantureuse, malgré les sages recommandations de son nabab continue à cascader d'une façon par trop exagérée. Nous la prions d'être un peu plus sérieuse.

Margot pourrait-elle nous dire ce qu'elle faisait l'autre soir en compagnie d'un galant fils de Mars, non loin de la caserne. Elle paraissait en grande conversation. Aurait-elle abandonné son minuscule adorateur? Les trois cascadeuses Léonie, Marie et Annette que nous rencontrons toujours ensemble feraient bien d'être plus réservées et de faire un peu moins de bruit lors de leurs promenades semi-nocturnes.

rendra qu'à cette condition, ajouta la soubrette. L'histoire ne dit pas ce fit le marquis, on prétend seulement qu'ayant eu vent de la visite que certains gentlemen de sa connaissance avaient rendue à des heures indiquées à la belle il opposa à la bonne fin de non recevoir en lui disant: Que la petite bossue, ta maîtresse, garde ce qu'elle a et que je n'entende plus parler d'elle. Qu'elle chante si elle veut, mais qu'elle ne me fasse pas chanter.

Henriette la Bérengère a quitté Saint-Etienne où elle était allé rendre visite à un fils de Mars, son ancien adorateur. Nous l'avons aperçue, l'autre soir, à la brasserie de Suez, en compagnie de plusieurs cavaliers à dolmans bleus. Henriette la Bérengère est toujours l'une des plus ferventes admiratrices de la garance. Cette fantasiste demoiselle, que nous avons aperçue dernièrement à la brasserie du Rhin où elle faisait beaucoup trop de bruit, pourrait-elle nous renseigner au sujet des mystérieuses promenades qu'elle fait si fréquemment sur les boulevards des Brotteaux?

Marguerite de la brasserie Mestivier voudrait-elle arracher quelques lauriers aux palmes glorieuses de Jenny Bidel? Nous l'avons aperçue la semaine dernière voyageant dans les vignes du Seigneur, avec l'une de ses petites amies. Les promeneurs nombreux, que leurs excentricités avaient rassemblés, semblaient scandalisés. Un peu de retenue, ô trop sémillantes hébés! Anna Oberley vient d'inaugurer un magnifique costume de peluche rouge. Nous la complimentons au sujet de cette très originale et très jolie toilette. Aucune de nos tendresses n'avait jusqu'ici arboré de toilette complète en peluche. Celle-ci est confectionnée avec beaucoup de goût.

Esprons que l'exemple d'Anna sera suivi par nos élégantes épinglées, et que la peluche, cette ravissante étoffe, deviendra bientôt la base de leurs costumes. Il faut croire que Jeanne la Brune de la brasserie des Saisons est une bien belle personne et qu'elle a bien mauvais caractère, car elle a continuellement des scènes avec ses collègues Joséphine et l'Alsacienne. Nous la prions de mettre un frein à sa mauvaise humeur et d'être plus douce envers ses compagnes, qui, du reste, ne demanderaient pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec elle.

Valentine, de la brasserie Nély, est dans l'attente. Elle vient d'apprendre que le docteur bien pour qui son cœur s'est enflammé, la conduira au Cirque samedi prochain, aussi attend-elle ce jour avec une impatience des plus fébriles. Dimanche dernier, la mignonne petite Marie, des Jacobins, est venue, en compagnie d'un fils de Mars de sa connaissance, rendre une visite à sa camarade Marie, du Nouveau-Monde. Après avoir pris un bock avec sa compagne et lui avoir fait une foule de communications, la demoiselle a quitté la rue Dubois pour aller faire un tour de l'autre côté du fleuve. Ce doit être vers la Part-Dieu qu'elle dirigeait ses pas!

Mlle Anna, de la brasserie de Lyon, voudrait-elle, par hasard, qu'on lui décerne le surnom de Fumiste, ni plus ni moins qu'à très illustre Alphonse Allais? Pourquoi donc cette très fantasiste demoiselle offre-t-elle à ses clients des pratiques poivrées? Nous la prions de ne pas renouveler ces petites farces. Dieu que nous sommes étonnés! Nous pourrions, pour la punir, la condamner à offrir, pendant huit jours, des bonbons à tous ses amis. Nous nous contentons de lui dire: ne recommencez pas! On n'est pas plus indulgent! La blonde Césarine, de la Flamande, a, paraît-il, définitivement quitté la sacochette, pour aller habiter chez un marchand d'antiquités. La belle aurait-elle le goût des collections? En ce cas elle est bien placée pour le satisfaire.

Samedi dernier, à quatre heures du soir, la non moins blonde Marie la Boulotte faisait, à la brasserie des Saisons, une partie de cartes aux deux de ses amis. Marie la Boulotte est de celles qui ne déparent pas la folie de Charles VI: la dame de pique est une de ses meilleures amies. Jeanne la Hussarde, profitant de son surnom, fait de fréquentes promenades à la Part-Dieu, où elle possède, paraît-il, beaucoup d'amis. Malheureusement cela ne plait pas au beau fils de Mars, dont elle possède les sympathies et qu'elle gratifie de ses caillades les plus brûlantes. Jeanne aimerait mieux mourir que de renoncer à ses chères excursions; aussi son adorateur s'est-il fâché. Une rupture a eu lieu entre ces deux tourtereaux.

Un prince russe dont l'escarcelle rend paraître les sons les plus joyeux vient de descendre chez la belle Juliette. On assure qu'il arrive en droite ligne du pays de czars. Ce gentleman qui a des connaissances fort étendues dans le demi-monde a dès son arrivée été présenter ses hommages à plusieurs de nos belles nettes. Amélie l'Italienne, Annette la licheuse, Jeanne la Mâconnaise, Léontine Margot, Marie Garance, Fofion, Blanche tête-de-singe, Titine et Marie la boulotte, ont eu l'honneur de sa visite. Toutes ces épinglées charmées de son arrivée, ont fait pleuvoir sur lui leurs plus incandescentes caillades. Peut-être parviendront-elles à fondre la neige qu'il a rapportée de la bas!

La gracieuse Paméla du Nouveau-Monde a sur le cou un grain de beauté dont ses collègues Claudia et Marie contestent l'authenticité. Peut-être n'est-ce que pour la taquiner que ses compagnes prétendent que ce grain de beauté est factice. Paméla s'est engagée à se soumettre à l'examen d'un expert. La «Bavarde» annoncera le résultat de cet examen, espérons qu'il confirmera l'affirmation de la belle.

Vendredi dernier, la plantureuse Margot de la Grotte, souhaitait la fête à sa sœur Catherine, dont les appartements sont situés rue de l'Hôtel-de-Ville. Jenny Bidel son amie assistait à cette petite fête de famille qui paraît-il a été fort gaie. Grande affluence de belles petites, dimanche soir au Skating. La petite Victorie qui semblait par extraordinaire fort gaie. La sémillante Juliette patinait, soutenue par le professeur Marguerite Chailou, sa sœur Henriette, Jeanne Confort et son amie Jeanne Childobert faisaient tapisserie. Claire du Lycée, paraissait inquiète dimanche soir au Skating, son nabab l'aurait-il abandonnée ou l'attendait-elle? Toujours est-il qu'elle a dû chose rare, payer elle-même sa consommation et qu'elle s'en est allée seule terminer sa soirée au Lycée. Belle salle lundi au casino, toutes nos épinglées s'y étaient donné rendez-vous. Nous avons surtout remarqué, la belle Juliette, Amélie l'Italienne et son inséparable amie Fofion, Eusa Belgand fort gaie, Anaëtte Grévinette et tout un bataillon de tendresses. La plantureuse Zozo du Lycée ferait bien d'être plus discrète quand elle parle de ses petites amies. Si sa collègue Maria, savait ce qu'elle raconte d'elle, elle se garderait bien de lui confier ses secrets. Charmante Maria choisissez mieux vos confidentes intimes. Virginie Beaux-Arts ferait bien d'abandonner le tour de cou en cinquante qu'elle porte depuis si longtemps. Ce bijou sonne faux. Est ce que, par hasard, la blonde hébée aurait un goût particulier pour le cou? On pourrait appeler cela une toquade, alors! Valentine de chez Nély, a été rencontrée dans la nuit de samedi, rue de la République. Il était deux heures du matin. La belle revenait sans doute de l'Assommoir. Malgré le froid, elle se promenait le plus tranquillement du monde. A quoi donc réfléchissait-elle? Nous constatons que la grande et brune Irma de la brasserie Lafond se départait peu à peu des airs hautains qu'elle affectait à la Gauloise et qui la rendaient si ridicule. Espérons qu'elle ne tardera pas à laisser de côté ses façons de grande dame et que dans quelque temps elle se fera remarquer par la grâce que nous lui reprochions autrefois de ne pas posséder.

Que fait donc chaque soir la souriante Louise Baudry, à l'angle de l'avenue de Saxe et du cours Morand? Attend-elle toujours le merveilleux boyard qui doit la mettre dans ses meubles? Joséphine Nini pourrait-elle nous dire pourquoi elle se tient si souvent sur la porte de la brasserie, par le froid qui lui fait depuis quelques jours? serait-ce pour prendre l'air? Marie Bretonne, de la Flamande, serait bien aimable de nous dire ce qu'elle cherchait dans la rue de la République, mardi, à deux heures du matin. Avait-elle perdu sa clef, par hasard? Peut-être bien; elle est si distraite, cette hébée! Qu'a donc, depuis quelques jours, la plantureuse Jenny Bidel, que nous voyions toujours si joyeuse autrefois? Quelles tristes pensées l'ont donc plongée dans une si profonde mélancolie? Serait-ce l'approche du mois de décembre qui la rendrait aussi triste? Las! hélas! pour vous comme pour toutes, Mlle Jenny, le nommé Quatre-Vingt-Trois va ouvrir le livre des hivers. Encore un de plus sur la tête! Mais que voulez-vous, il faut vous résigner; oubliez-vous que vous êtes capitaine du joyeux bataillon des hébés!

Catherine des Jacobins a suivi les conseils de la «Bavarde». Nous remarquons depuis quelques jours qu'elle est beaucoup plus gracieuse avec ses clients. Nous l'en félicitons. Espérons qu'elle devienne bientôt l'une de nos plus aimables hébés. Un bon point à Catherine Jacobins. La belle Jeanne Commerce de la brasserie Gauloise, a également profité de nos avis. Nous avons constaté l'autre soir qu'elle avait abandonné son fichu chenille. Elle est maintenant vêtue de noir ce qui lui va du reste beaucoup mieux. Nous lui adressons nos compliments au sujet de sa nouvelle tenue. On signale à la Gauloise la présence d'une ancienne hébée de la Taverne de l'Est, la joyeuse Lucie, bien connue chez maître Papat pour sa gaieté débordante. Puisque nous parlons de la Gauloise n'oublions pas de signaler l'entrée prochaine de Maria Courtaix à la Taverne de l'Opéra de St-Etienne. Nos lecteurs n'ignorent pas que cette hébée a depuis longtemps élu domicile dans la cité stéphanoise.

Nous constatons que la grande et brune Irma de la brasserie Lafond se départait peu à peu des airs hautains qu'elle affectait à la Gauloise et qui la rendaient si ridicule. Espérons qu'elle ne tardera pas à laisser de côté ses façons de grande dame et que dans quelque temps elle se fera remarquer par la grâce que nous lui reprochions autrefois de ne pas posséder. Louise Holà qui servait depuis quelque temps à la Chinoise, vient de quitter cette brasserie pour suivre son adorateur. Nous l'avons aperçue vendredi soir à la première du *Truc d'Arthur*. Elle était dans une loge d'avant-scène avec son jeune protecteur qui semblait admirer fort sa tapageuse toilette. Combien de temps cette nouvelle idylle va-t-elle durer? Verra-t-elle la fin de cette lune?

Pourquoi donc la minuscule Camille Flamande persiste-t-elle à se poudrer ainsi? Cette belle petite pourrait-elle nous dire pourquoi elle consomme de poudre de riz tous les jours? Pourquoi donc la minuscule Camille Flamande persiste-t-elle à se poudrer ainsi? Cette belle petite pourrait-elle nous dire pourquoi elle consomme de poudre de riz tous les jours?

La grande Eléonore, ancienne hébée à la brasserie de Suez, vient de quitter notre ville pour aller s'installer à Grenoble. Elle a mis sa sacochette à la disposition de la brasserie Perronet. Peut-être le paquet lui sera-t-il plus favorable là-bas qu'ici. Nous avons aperçu, vendredi soir, chez Berthoux, Juliette soupirant joyeusement en compagnie de son amie Clémentine Grosjean. Pourquoi donc cette dernière se tourmentait-elle du côté de la porte chaque fois qu'elle l'entendait s'ouvrir? Attendait-elle quelqu'un? La plantureuse Jeanne, de la Taverne anglaise, semble se soucier fort peu de la petite note qu'elle doit à sa couturière. Elle a bien couru mémoire, la grosse Jeanne, ce me semble. Il est vrai que s'il fallait avoir constamment dans la tête qu'on doit trois francs à son parfumeur, quinze sous à sa compagne ou cinquante-cing louis à sa couturière, on n'en finirait plus. Elle nous saura gré, nous en sommes sûrs, de l'avoir remémoré à ce sujet.

La charmante Emma, des Variétés, attend, paraît-il, avec impatience, la fin de l'année. Sa jupe grenat et sa taille bleue commencent à vieillir considérablement, aussi espère-t-elle que les étrennes viendront renouveler sa toilette. Ce ne sera réellement pas trop tôt; cette petite hébée ne pourrait-elle pas apporter un peu plus de goût dans la composition de ses toilettes. Joséphine Bernard dinait dernièrement chez Berthoux, en compagnie d'un jeune nabab qui lui contait force madrigaux. A voir la gâtée peinte sur le visage de la belle, on devinait que le jeune homme avait fait une foule de promesses. La mignonne Adeline semblait bien triste l'autre soir, au Skating. Le départ de son jeune nabab était-il la cause de sa mélancolie? Nous apprenons à l'instant que la sémillante Valentine va nous quitter pour aller porter ses pénates dans la capitale. Nous le regrettons sincèrement, car cette jeune tendresse faisait de rapides progrès sur le Rinck. Elle aurait bientôt pu rendre des points à Adrienne Roux.

La mignonne Pauline Bac ferait bien de se coiffer d'une façon un peu moins fantasiste. Pourquoi donc diable rabat-elle ainsi ses cheveux. On croirait qu'elle porte un domino. Pauline Bac à l'air d'un véritable petit démon, nous lui conseillons de se friser avec un peu plus de modération. La grande Eléonore, ancienne hébée à la brasserie de Suez, vient de quitter notre ville pour aller s'installer à Grenoble. Elle a mis sa sacochette à la disposition de la brasserie Perronet. Peut-être le paquet lui sera-t-il plus favorable là-bas qu'ici.

Nous avons aperçu, vendredi soir, chez Berthoux, Juliette soupirant joyeusement en compagnie de son amie Clémentine Grosjean. Pourquoi donc cette dernière se tourmentait-elle du côté de la porte chaque fois qu'elle l'entendait s'ouvrir? Attendait-elle quelqu'un? La plantureuse Jeanne, de la Taverne anglaise, semble se soucier fort peu de la petite note qu'elle doit à sa couturière. Elle a bien couru mémoire, la grosse Jeanne, ce me semble. Il est vrai que s'il fallait avoir constamment dans la tête qu'on doit trois francs à son parfumeur, quinze sous à sa compagne ou cinquante-cing louis à sa couturière, on n'en finirait plus. Elle nous saura gré, nous en sommes sûrs, de l'avoir remémoré à ce sujet.

La charmante Emma, des Variétés, attend, paraît-il, avec impatience, la fin de l'année. Sa jupe grenat et sa taille bleue commencent à vieillir considérablement, aussi espère-t-elle que les étrennes viendront renouveler sa toilette. Ce ne sera réellement pas trop tôt; cette petite hébée ne pourrait-elle pas apporter un peu plus de goût dans la composition de ses toilettes. Joséphine Bernard dinait dernièrement chez Berthoux, en compagnie d'un jeune nabab qui lui contait force madrigaux. A voir la gâtée peinte sur le visage de la belle, on devinait que le jeune homme avait fait une foule de promesses. La mignonne Adeline semblait bien triste l'autre soir, au Skating. Le départ de son jeune nabab était-il la cause de sa mélancolie? Nous apprenons à l'instant que la sémillante Valentine va nous quitter pour aller porter ses pénates dans la capitale. Nous le regrettons sincèrement, car cette jeune tendresse faisait de rapides progrès sur le Rinck. Elle aurait bientôt pu rendre des points à Adrienne Roux.

Nous constatons que la grande et brune Irma de la brasserie Lafond se départait peu à peu des airs hautains qu'elle affectait à la Gauloise et qui la rendaient si ridicule. Espérons qu'elle ne tardera pas à laisser de côté ses façons de grande dame et que dans quelque temps elle se fera remarquer par la grâce que nous lui reprochions autrefois de ne pas posséder.

Que fait donc chaque soir la souriante Louise Baudry, à l'angle de l'avenue de Saxe et du cours Morand? Attend-elle toujours le merveilleux boyard qui doit la mettre dans ses meubles? Joséphine Nini pourrait-elle nous dire pourquoi elle se tient si souvent sur la porte de la brasserie, par le froid qui lui fait depuis quelques jours? serait-ce pour prendre l'air? Marie Bretonne, de la Flamande, serait bien aimable de nous dire ce qu'elle cherchait dans la rue de la République, mardi, à deux heures du matin. Avait-elle perdu sa clef, par hasard? Peut-être bien; elle est si distraite, cette hébée! Qu'a donc, depuis quelques jours, la plantureuse Jenny Bidel, que nous voyions toujours si joyeuse autrefois? Quelles tristes pensées l'ont donc plongée dans une si profonde mélancolie? Serait-ce l'approche du mois de décembre qui la rendrait aussi triste? Las! hélas! pour vous comme pour toutes, Mlle Jenny, le nommé Quatre-Vingt-Trois va ouvrir le livre des hivers. Encore un de plus sur la tête! Mais que voulez-vous, il faut vous résigner; oubliez-vous que vous êtes capitaine du joyeux bataillon des hébés!

Catherine des Jacobins a suivi les conseils de la «Bavarde». Nous remarquons depuis quelques jours qu'elle est beaucoup plus gracieuse avec ses clients. Nous l'en félicitons. Espérons qu'elle devienne bientôt l'une de nos plus aimables hébés. Un bon point à Catherine Jacobins. La belle Jeanne Commerce de la brasserie Gauloise, a également profité de nos avis. Nous avons constaté l'autre soir qu'elle avait abandonné son fichu chenille. Elle est maintenant vêtue de noir ce qui lui va du reste beaucoup mieux. Nous lui adressons nos compliments au sujet de sa nouvelle tenue. On signale à la Gauloise la présence d'une ancienne hébée de la Taverne de l'Est, la joyeuse Lucie, bien connue chez maître Papat pour sa gaieté débordante. Puisque nous parlons de la Gauloise n'oublions pas de signaler l'entrée prochaine de Maria Courtaix à la Taverne de l'Opéra de St-Etienne. Nos lecteurs n'ignorent pas que cette hébée a depuis longtemps élu domicile dans la cité stéphanoise.

Nous constatons que la grande et brune Irma de la brasserie Lafond se départait peu à peu des airs hautains qu'elle affectait à la Gauloise et qui la rendaient si ridicule. Espérons qu'elle ne tardera pas à laisser de côté ses façons de grande dame et que dans quelque temps elle se fera remarquer par la grâce que nous lui reprochions autrefois de ne pas posséder.

La mignonne Pauline Bac ferait bien de se coiffer d'une façon un peu moins fantasiste. Pourquoi donc diable rabat-elle ainsi ses cheveux. On croirait qu'elle porte un domino. Pauline Bac à l'air d'un véritable petit démon, nous lui conseillons de se friser avec un peu plus de modération.

La grande Eléonore, ancienne hébée à la brasserie de Suez, vient de quitter notre ville pour aller s'installer à Grenoble. Elle a mis sa sacochette à la disposition de la brasserie Perronet. Peut-être le paquet lui sera-t-il plus favorable là-bas qu'ici.

Nous avons aperçu, vendredi soir, chez Berthoux, Juliette soupirant joyeusement en compagnie de son amie Clémentine Grosjean. Pourquoi donc cette dernière se tourmentait-elle du côté de la porte chaque fois qu'elle l'entendait s'ouvrir? Attendait-elle quelqu'un? La plantureuse Jeanne, de la Taverne anglaise, semble se soucier fort peu de la petite note qu'elle doit à sa couturière. Elle a bien couru mémoire, la grosse Jeanne, ce me semble. Il est vrai que s'il fallait avoir constamment dans la tête qu'on doit trois francs à son parfumeur, quinze sous à sa compagne ou cinquante-cing louis à sa couturière, on n'en finirait plus. Elle nous saura gré, nous en sommes sûrs, de l'avoir remémoré à ce sujet.

La charmante Emma, des Variétés, attend, paraît-il, avec impatience, la fin de l'année. Sa jupe grenat et sa taille bleue commencent à vieillir considérablement, aussi espère-t-elle que les étrennes viendront renouveler sa toilette. Ce ne sera réellement pas trop tôt; cette petite hébée ne pourrait-elle pas apporter un peu plus de goût dans la composition de ses toilettes.

Joséphine Bernard dinait dernièrement chez Berthoux, en compagnie d'un jeune nabab qui lui contait force madrigaux. A voir la gâtée peinte sur le visage de la belle, on devinait que le jeune homme avait fait une foule de promesses. La mignonne Adeline semblait bien triste l'autre soir, au Skating. Le départ de son jeune nabab était-il la cause de sa mélancolie? Nous apprenons à l'instant que la sémillante Valentine va nous quitter pour aller porter ses pénates dans la capitale. Nous le regrettons sincèrement, car cette jeune tendresse faisait de rapides progrès sur le Rinck. Elle aurait bientôt pu rendre des points à Adrienne Roux.

Nous constatons que la grande et brune Irma de la brasserie Lafond se départait peu à peu des airs hautains qu'elle affectait à la Gauloise et qui la rendaient si ridicule. Espérons qu'elle ne tardera pas à laisser de côté ses façons de grande dame et que dans quelque temps elle se fera remarquer par la grâce que nous lui reprochions autrefois de ne pas posséder.

Nous constatons que la grande et brune Irma de la brasserie Lafond se départait peu à peu des airs hautains qu'elle affectait à la Gauloise et qui la rendaient si ridicule. Espérons qu'elle ne tardera pas à laisser de côté ses façons de grande dame et que dans quelque temps elle se fera remarquer par la grâce que nous lui reprochions autrefois de ne pas posséder.

Nous en ferons un compte rendu dans notre prochain numéro. La nouvelle direction, qui a sa tête M. Maurel, un administrateur qui a fait ses preuves, a traité avec une troupe italienne du premier ordre. Voici les noms des premiers rôles: MM. Lorenzo Abrugnado, premier ténor; Léon Giraldo et Virgilio Biasi, premiers barytons; Jullio Sbordani, première basse; Mmes Carolina Ferni et Violetti Carolina, premières soprani dramatiques; Babet Rossa, soprani générique; Léontief, contralto; mezzo-soprano; Olgo Alborini, soprano léger. A cette liste, il faudra bientôt ajouter le nom du célèbre ténor Arambuco, avec lequel des pourparlers sont engagés. Le répertoire se compose de: *Faust*, le *Trovatore*, *sigolletto*, la *Traviata*, la *Favorita*, *Lucèce Borgia*, *Ballo in Maschera*, etc. La première représentation aura lieu le samedi 16 décembre. En attendant, nous aurons demain vendredi, une représentation de la *Tour de Nesle*, avec Mme Marie Laurent, la célèbre artiste. Dimanche dernier, on a joué *Cartouche*, fort bien interprété par MM. Saint-Léger et Dupuis. Comme on le voit, M. Maurel fait son possible pour satisfaire le public lyonnais.

CIRQUE RANCY Le cirque Rancy est maintenant un établissement populaire. La foule y est immense tous les soirs. Nous avons donné d'autre part le détail des toilettes de mesdames les épinglées à la représentation de samedi dernier. Cette petite chronique élégante peut donner une idée des innombrables spectateurs qui se pressent chaque soir aux portes de l'établissement de la rue Moncey. Monsieur Alphonse Rancy continue ses exercices étonnants de haute école. C'est avec une grâce charmante et une surprenante habileté que ce jeune écuyer conduit ses quatre chevaux lancés au triple galop. La série des clowns désopilants, et le très-joyeux Auguste étonnent toujours le public par leurs farces esclaffantes; les frères Léopold qui varient leurs arbadabrants exercices font chaque soir des prodiges d'adresse et de gymnastique. Aussi excitent-ils l'hilarité générale. Nous avons assisté dernièrement à une nouvelle pantomime non moins amusante que toutes celles que l'on nous avait offertes précédemment: «Les Ecoliers». Nous attendons la représentation de samedi prochain pour rendre compte des nouveaux débuts que nous annonce M. Rancy.

CASINO L'étonnante troupe Ellena et le capitaine Athya, surnommé le «roi du canon», attirent chaque jour un public nombreux au Casino. M. Dufour, dont les fantastiques entrechats font ferveur, est très-amusant dans ses danses exotiques et ses imitations. Mlle Dufresny est fort applaudie dans la *Chant des Bédouins* et l'*Heure où l'on s'arrête*, qu'elle dit avec beaucoup de grâce. M. Laborde, qui possède une voix bien timbrée, obtient beaucoup de succès dans *Ce que disent les Cigales*. Mlle Corinne est désopilante dans la *Noce du Trombone*, qu'elle chante avec un entrain remarquable. M. Chemin ne l'est pas moins dans *Je reviens de Lognon*. Il a été fort applaudi dans le duo de la *Mascotte*, ainsi que Mlle Thérèse, qui possède une voix très-agréable. M. Levé est très drôle dans *Je me rapapoulette*. M. Prud'homme, M. Fayolle et Mlle Blainville complètent cette intéressante troupe qui doit, paraît-il, prochainement être encore augmentée.

SCALA-BOUFFES La famille Conche obtient chaque soir beaucoup de succès à la Scala. Nous avons surtout goûté les variations sur clochettes et violons de ces clowns étonnants et les exercices d'équilibre du jeune Conche. M. Ledoux fait chaque soir une ample moisson de braves dans ses chansonnettes paysannes qu'il chante d'une façon inimitable. Il est également fort applaudi dans les différentes opérettes que M. Marty nous offre chaque dimanche. Mlle Jeanne Rey, toujours gracieuse, obtient beaucoup de succès dans *Flour de Thé* qu'elle dit d'une manière fort délicate. M. Cubisol, dont la voix semble devenir chaque jour de plus en plus puissante, est fort applaudi dans les *Mystes* ainsi que dans les piécettes du dimanche. M. Doucé est ébahissant dans ses chansonnettes pleines de tirades qu'il débite avec une volubilité étonnante. Citoen en passant *De la poussière*. Il dit très bien aussi *As les Masques*. Mlle Alberty est aussi très applaudie dans *Gaathée* et les différents airs d'opéra qu'elle nous offre tous les jours. M. Canon ébouriffant dans sa volubilité, le charmant tyrolien Garraud, Mlle Alda qui possède de fort jolis costumes, Mme Clodoung, une romancière qui réussit très bien le genre patrouille, Mlle Rosa Gally très amusante et pleine de vérité dans ses chansons qu'elle dit avec un brio incomparable et M. Bernel complètent la charmante troupe de la Scala. A bientôt les débuts des frères Godard et de M. Baldy. *Grat attraction*.

L'ÉLYSÉE A ma chère Marie. Loin d'ici le chagrin, la douleur, la contrainte. Au seuil de l'Élysée expire tout plainte. Séjour délicieux, entraines splendides! Ruissseau de lait, de miel, coulant par les fleurs. Un éternel printemps règne en ce lieu paisible; Le temps, long avec toi, a plus de mille ans. L'Amour prend son essor et plane en liberté, Là, sans voile, paraît toujours la vérité. Ici, le pèlerin, quitte tout faux, repose Ses membres fatigués sur un doux lit de rose; Ici, le labourer, laissant tomber sa faux, Rêve d'épis dorés qu'il cueille sans travaux. Celui dont les drapeaux flottaient comme un orage, Dont le souffle puissant excitait le courage, Dont le pas, sur les monts, épouvantait l'oiseau, Dont, ici, sur les bords d'un limpide ruisseau, Ici, dans un baiser, étreinte cordiale, Les filles épousent sur le plus heureux sort. L'Amour reçoit sa palme, et, sans crainte la mort, Il célèbre à jamais sa fête nuptiale. A.-P. Thomas.

A ma Mie!

A Valentine, Ta cafetière en porcelaine Était si blanche qu'on eût pris Le café brun pour de l'ébène Tombé par hasard dans du riz. Hélas! bientôt la chaude haleine Du feu mit un nuage gris Sur sa blancheur et fit sans peine Écarter son brillant vernis, Puis un beau jour la flamme ardente Au fond noir creusa la fente Dont la pauvrette se brisa! Mon petit cœur a fait comme elle En approchant trop près, il a. Au feu d'amour brûlé son aile! Ch. D'HERICOURT.

ECHOS DES SPECTACLES

GRAND-THEATRE Le *Tour du Monde* continue à attirer un nombreux public, ce qui a obligé la direction de prolonger jusqu'au 3 novembre les représentations de cette pièce, où Gerbert, Dabert, Mme Jeanne Bernhardt se font si justement applaudir. C'est mardi, 5 décembre qu'aura lieu la première représentation des *Exilés*, le grand drame de Victorien Sardou, qui a obtenu un si grand succès à Paris.

THEATRE DES CELESTINS

La *Mascotte* et le *Truc d'Arthur* se partagent les faveurs du public, qui fait salle comble à chaque représentation. Il faut croire que M. Albert Dufour a trouvé dans la *Mascotte* une veine colossale. Heureux directeur, heureux public! En ce moment on étudie les *Mousquetaires au Couvent*, au théâtre des Célestins. Nous ne doutons pas que cette charmante opérette n'obtienne un grand succès avec Mmes Piola Marié, Heymann; MM. Tauffenberger et Jourdan. On dit que Biauca Sivori doit remplir un rôle assez important dans les *Mousquetaires*. Dans ce cas, nous l'engageons à suivre les conseils que lui donnait dernièrement le *Tam-Tam*, c'est-à-dire de se tenir un peu plus droite lorsqu'elle est en scène.

THEATRE-BELLECOUR

Nous avons assisté à la première du *Lycée de jeunes Filles*, cette joyeuse opérette, une véritable folie en quatre actes.

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE

Jeanne la Mâconnaise

C'est en chemin de fer que je la vis pour la première fois. Je revenais de Nice où j'avais été passer quelques jours afin de me remettre un peu aux vivants rayons de cet aimable soleil de Provence qui fait la nique à tous les méchants brouillards dont nous sommes assaillis dès la fin de l'automne et je sommeillais paisiblement dans un coin du wagon, lorsque la portière s'ouvrit.

J'entendis un bruit de soies récalcitrantes qu'on chiffonne et de dentelles qu'on fripe en dépit de leur colère, une bouffée de parfums divers où je ne sus démêler le ylang-ylang, le lûbin et la lavande, vint me chatouiller agréablement l'odorat, et ce fut tout.

Une petite dame, frileusement pelotonnée dans une pelisse ornée de fourrure, s'était assise en face de moi. Je le confesse franchement, mon premier sentiment ne fut pas un sentiment de galanterie.

J'étais si bien là, tout seul, la tête mollement appuyée sur le capiton, les jambes étendues sur la banquette, la toque de loutre rabattue sur les oreilles, j'étais si bien pour réver!

A quoi je songeais? Vous le dirai-je? A mes amours, sans doute, à la si douce poétique jouvencelle qui se suspend à mon bras le dimanche et que je conduis à la campagne pour cueillir les premières violettes et pour récolter les dernières fleurettes d'automne. Aux ineffables heures que je pourrais passer l'hiver en sa compagnie lorsque tous deux dans la chambre, sous la protection d'un feu clair et pétillant d'où s'échapperaient des milliers de petites salamandres folâtres, les mains dans les mains, nous lirions quelque beau roman d'amour, en suivant avec des craintes enfantines, les héros de chapitre en chapitre, à travers l'intrigue plus ou moins embrouillée.

A quoi je rêvais? A la surprise qui devait m'attendre à mon arrivée, au petit chef-d'œuvre qu'une main blanche avait dû me broder, aux baisers qui m'accueilleraient.

Et voilà qu'une dame, très indiscrette, se permettait de venir faire envoler l'essai de mes pensées? Voilà qu'elle venait par sa présence me forcer à abandonner ma position, à prouver que j'étais gentilhomme et français. C'était un peu fort.

Cependant, comme j'examinais la nouvelle venue, muette colère s'apaisa. Quoique cent fois moins jolie, à mon idée, que ma bien-aimée, cette petite dame me parut très gentille.

Après m'être à grand peine équilibré dans mon col que je retroussai, je me mis en devoir de la détailler plus sérieusement. Elle était coiffée d'une grande capote directrice en peluche qui encadrait complètement son visage, de telle sorte qu'il me fut impossible de voir de quelle couleur étaient ses cheveux.

Ses yeux étaient noirs, petits mais assez expressifs. Aux ombres de ses yeux étaient nimbés il me sembla qu'une discrète pointe de Kohl s'était glissée là pour faire ressortir leur éclat. Le nez, de taille moyenne, était fin, presque aristocratique, et la bouche mignonne et rosée si discrète, qu'un premier abord, on l'eût considérée comme dédaigneuse.

Une petite fossette muette creusait son menton presque imperceptiblement. Comme le chef de train était venu contrôler les tickets, elle sourit en tendant le sien à l'employé, galonné. Je pus voir alors que ses dents, extrêmement blanches, étaient aussi fines que celles d'une souris. Sa langue toute rose, qu'elle promena malicieusement sur ses lèvres, ne parla pas mais elle avait un air si moqueur que je ne pus m'empêcher de sourire à mon tour. C'est alors que j'adressai la parole à ma voisine, qui plongeait délicatement sa main gantée dans une petite amonière de peluche qu'elle avait déposée près d'elle, en tira un paquet de cigarettes. Elle m'en offrit une. Je l'acceptai.

Son allure m'intriguait d'une façon extraordinaire cependant. Quelle pouvait bien être cette dame qui voyageait seule, s'amusait à griller des papillotes en chemin de fer.

Une originale, pensais-je, une de ces mille femmes fantasistes qui vont jetant leurs idées bizarres, à travers les salons à la mode, les plages et les villes d'eau.

Arrivé à la gare, je pris congé de ma compagne, qu'un coup bleu attendait et vins serrer la main à mon ami Desclauz qui était venu me chercher.

— Tu connais cette dame, me fit-il? — Depuis ce matin, répondis-je; elle était en wagon avec moi.

— Tiens, reprit mon ami, tu as fait la connaissance d'une demi-mondaine bien connue dans la rue de l'Hôtel-de-Ville, c'est Jeanne la Mâconnaise, l'intime amie de Juliette?

Cette révélation m'étonna singulièrement, mais comme j'avais une faim de tous les diables je n'objectai rien et poussant mon camarade vers le premier fiacre venu, nous filâmes dans la direction du restaurant.

Jeanne naquit dans les environs de Mâcon il y a de cela dix-neuf ou vingt ans. Peut-être si je consultais la dame déclarerait-elle qu'il n'y en a que dix-sept, aussi m'abstiendrai-je de le faire, les femmes étant presque toujours disposées à mentir lorsqu'on leur demande combien de fois elles ont vu fleurir l'ahépine aux branches des buissons.

des principales maisons religieuses de France. Celle-ci fut élevée aux Oiseaux d'anciens en doutant mais qu'importe, celle-là fut instruite aux Chartreux, une autre fut mise en pension au Sacré-Cœur, toutes en contact avec les petites filles qui sont appelées à devenir des femmes du monde. Et pourquoi donc celles-là s'écartent-elles de la route pour devenir des princesses du demi-monde?

C'est étrange! Je me contente de le constater sans m'attarder à discuter sur ce sujet. Revenue du couvent, M<sup>lle</sup> Jeanne qui possédait ses seize ans et qui commençait à devenir ce qu'on appelle une jolie fille, vécut avec ses parents. Mais elle ne tarda pas à avoir des difficultés avec son beau-frère. Force lui fut de s'en aller.

C'était ce qu'elle désirait le plus ardemment. Comme elle ne tenait pas à rucher des dentelles et des satins, à assembler des fleurs sur des carcasses de feutre ou de paille et qu'elle n'avait aucun goût pour le métier de fleuriste, on la plaça dans un débit de tabac à Mâcon.

Son bonheur fut grand lorsqu'elle apprit sa nomination de dame de comptoir. Quelle joie! Pouvoir trôner toute la journée devant une grande glace, servir des cigarettes et des cigares, pouvoir sourire à tous les beaux militaires, et à tous les joveux-cœurs qu'elle avait tant de fois admirés, leur causer, leur raconter ses impressions, ses peines, ses joies, leur faire part de ses desirs et de ses projets!

Avoir le droit de jaser sur toutes ses compagnes, de commenter la toilette de celle-ci, les façons de celle-là, de narrer les aventures de cette autre, de se moquer de tout le monde et de bavarder toute la journée, quel paradis!

En quelques jours elle devint excessivement coquette. Elle se para de rubans presque prétentieux et se coiffa le plus élégamment du monde. Les adorateurs furent nombreux. Combien venaient acheter des timbres et du tabac et revenaient vingt fois par jour, pour le seul plaisir de voir la petite marchande et de tailler une bavette avec cette charmante jouvencelle!

Jeanne rayonnait au milieu de tout ce bonheur. Elle sentait vaguement qu'elle était comme une petite reine au milieu de tous ces admirateurs jeunes ou vieux qui venaient baliverner près d'elle. Elle savait que les jeunes gens qui s'arrêtaient devant la vitrine ne regardaient pas les objets exposés sur des tablettes de verre mais qu'ils cherchaient à voir son frais minois à travers l'inextricable réseau de pipes de la denture.

Elle sentit qu'elle était choyée et devina qu'elle n'était pas forcée de sourire à tout ce monde, qu'il lui était permis d'avoir des lubies et des fantaisies et qu'on l'aimerait beaucoup plus si elle se montrait parfois dédaigneuse.

Jeanne devint fière. Elle apprit à minauder, à lancer de langoureuses oillades lorsqu'on lui demandait de ses nouvelles, et à répondre nonchalamment, en prenant une pose abattue. Dieu! que je suis donc fatiguée.

Elle les apprit toutes, les mille et les ruses de la femme, les calineries et les grands airs, les dédains, les minauderies et les façons enfantines. Et lorsqu'elle sentit qu'elle était artiste dans l'art de se rendre intéressante, elle dit en tourmentant un paquet de londres qui traînait sur le marbre du comptoir. « Maintenant M. Cupidon, vous pouvez venir ».

Le malin petit dieu ne tarda pas à se rendre à cette invitation. Un beau jour un jeune homme se présenta dans la petite boutique alors que Jeanne était seule, et lui déclara sa flamme. Il était beau, de plus il était riche. Jeanne fit ce qu'elle put pour rougir et baissa la tête en signe de consentement. Crac! elle était prise.

Après une cour de quelques jours, le jeune homme proposa à Jeanne de l'enlever. Comme elle commençait à s'ennuyer sur son éternel canapé de velours grenat et qu'elle se sentait insensiblement devenir ambitieuse, elle accepta. Les préparatifs furent faits en un clin d'œil.

Un matin tous les clients du débit de tabac furent étonnés de ne pas voir leur petite idole. Qu'avait-elle, qu'était-elle devenue? Était-elle malade? Hélas non, la mignonne s'était enfuie. Cela fit beaucoup de bruit à Mâcon, surtout lorsqu'on connut le ravisseur.

Les deux tourtereaux avaient pris leur vol dans la direction de Zurich. Ce fut un véritable voyage de noces. Le jeune homme adorait Jeanne et venait au devant de ses moindres fantaisies. A Zurich, il lui donna plusieurs toilettes de soie qu'il fit venir des meilleures fabriques de la ville. « Je veux que tu sois jolie, je veux que tu sois la plus belle, et que ton luxe fasse pâlir de dépit toutes les autres femmes, lui dit-il, et je ferai tout pour cela. »

Jeanne qui commençait à s'habituer à tout ce bien être fut étonnée de desirs, lorsqu'elle vit que son amant se plaisait à les satisfaire immédiatement. Il lui acheta des bijoux, des parures de toutes sortes. Après un assez long séjour à Zurich qu'ils visitèrent complètement, ainsi que ses environs, les deux amoureux revinrent en France. Ils allèrent s'établir à Marseille.

De Marseille ils vinrent à Nice où ils résistèrent quelque temps. Jeanne prit alors un goût fort prononcé pour les promenades en bateau. Chaque matin elle faisait sa promenade en mer avant le déjeuner. Elle alla ensuite à Monaco, qu'elle quitta après avoir perdu quelque argent au Casino, comme il est de bon ton de le faire.

Elle voulait aller à Paris; la grande ville l'attirait. Son protecteur, qui n'avait rien à lui refuser, lui annonça qu'ils partiraient dès le lendemain pour la capitale. Lorsqu'elle eut visité tous les monuments, fait le tour de tous les théâtres, goûté à tous les plaisirs de la turbulente cité, qu'elle connut toutes ses merveilles et toutes ses misères, elle déclara que Paris ne lui plaisait pas et que jamais elle ne consentirait à venir y habiter.

C'est alors qu'elle vint à Bordeaux, où elle resta une quinzaine de jours. De retour à Mâcon, elle étonna tous ses anciens amis par ses toilettes ébouriffantes et son luxe tapageur. Quoi? c'était là la petite marchande de tabac? D'anciens curent qu'ils avaient rêvé!

Jeanne, qui possédait plusieurs sœurs qui sont toutes mariées, habite tantôt Lyon, tantôt Mâcon. Il y a eu environ un mois qu'elle est dans nos murs. Peut-être va-t-elle en

core s'envoler quelque beau jour pour aller faire une petite excursion dans sa patrie!

Depuis mon aventure du chemin de fer, il m'est arrivé plusieurs fois de la rencontrer sans chapeau. Et savez-vous la couleur de ses cheveux? Jeanne est blonde lorsqu'elle est à Lyon, brune lorsqu'elle habite Mâcon. La chose est étrange, mais elle est, j'ai pu constater, du reste, que le blond lui allait fort bien, mais je l'aimerais mieux brune. Pourquoi diable s'aurait-elle d'une perruque couleur blé mûr, lorsqu'on possède une chevelure d'ébène?

Jeanne la Mâconnaise est douce et gracieuse, mais très sobre de paroles. Lorsqu'elle est en société, elle écoute causer, mais elle ne parle presque pas. Pourquoi? Peut-être a-t-elle peur de n'être pas suffisamment spirituelle?

Elle habite avec Juliette, son intime amie. Celle-ci a la soignée avec une sollicitude de maman lors de sa dernière indisposition. Les deux tresses s'accroissent fort bien. Aussi Juliette est-elle triste, chaque fois que sa compagne lui annonce qu'elle veut retourner à Mâcon.

Si je la rencontre encore en wagon quelque beau jour, j'aurai soin d'examiner sa coiffure; je ne serais pas étonné de la retrouver avec un chignon carotte, elle est si fantaisiste, mais je vous avoue que j'en serais fort marri, c'est pourquoi je fais des vœux pour qu'elle soit brune aussi bien à Lyon et à Marseille qu'à Mâcon, mademoiselle Jeanne la Mâconnaise.

NESTOR.

MOINS UN QUART

I Au Café des Princes, hier soir. — Il était l'heure de l'absinthe. — A deux pas de moi vint s'asseoir. Un jeune femm' délicieusement peint. Je contempiais cet objet d'art. Quand, avec un sourire aimable, Elle vint s'asseoir à ma table : Il était six heures moins un quart.

II Comm' j'étais de galante humeur, A la belle j'offre un madère : — Monsieur, j'accepte de grand cœur! — Bravo! me dis-je, elle n'est pas fière. Dans un restaurant du boulevard J'ai proposé un petit parti; Et nous partons de compagnie : Il était sept heures moins un quart.

III Je compose un menu d'enfer, Le tout épicé, Dieu sait comme! Ah! dam, c'est qu'en s'en avoir l'air, J'ai fait les choses en vrai gentilhomme. J'ai n'ai pas l'habitude d'être en retard, Et j'ai dit, dès le premier service : Ah! mets un terme à mon supplice! Il était huit heures moins un quart.

IV Je crus qu'elle allait se fâcher; Et, d'fait, pendant une heure et d'mie, Sans rien dire, elle ne fit qu'attendre. Ce fut p't-êtr' les suits du homard, Mais, au dessert, après la crème, Elle me dit : mon p'tit bébé, j't'aime : Il était dix heures moins un quart.

V J'touchais au bonheur des élus, Et j'm'écriai, l'âme ravie, L'œil en feu, les sens éperdus : Ah! viens dans une autre patrie! D'un fiacre pris sur le boulevard J'offre le luxe à la demoiselle, Et, quand nous arrivons chez elle, Il était minuit moins un quart.

VI Le lendemain, en m'éveillant, J'envo' chercher un jeune Urbain, Car j'devais rentrer à l'instant Dans ma famille qu'habit' ru d'Seine. Quand j'voulus j'étais presque en retard, J'm'cocher payer la course, J'vis qu'on m'avait chhipé ma bourse : Il était midi moins un quart.

VII Cela me servira de l'çon. Si je r'viens au Café des Princes, Ma belle, à ton perfide ham'çon, Y a pas d' danger que tu me r'pines. Et j'vous j'ure bien, quoique un peultard, Quand, avec un sourire aimable, Un dam' viendra s'mettre à ma table, Il s'tra toujours midi moins un quart.

LORENZACCIO.

COURRIER DE LA MODE

Vous ne vous doutez guère, quand vous tordez négligemment vos cheveux et que vous les déroulez en boucles folles, de la façon solennelle dont quelques spécialistes se occupent de l'art de la coiffure. Il paraît que cet art tombe dans le marasme; il faut le relancer promptement, et de là vient l'émoi de tous les professeurs de notre école française de coiffure.

L'ouverture des cours a été faite en grande pompe, et une fête de la coiffure a été donnée au cirque des Champs-Élysées. Il en est ainsi chaque année, paraît-il, et c'est dans une séance de ce genre que l'on arrête, en grand comité, le style et le caractère des coiffures que nous porterons la saison courante.

On a tout particulièrement applaudi à l'éducation des coiffures Circassienne, Louis XVI, Nid-d'Alouette, etc. Mais, on somme, il ressort de tout cet appareil que notre fantaisie d'arranger nos cheveux en femmes enroulées et en artistes, laissant admirer toutes les richesses dont nous sommes dotées, n'est pas du goût des coiffeurs. Pour que nous ayons besoin de leurs services et aussi de postiches, il faut que la mode nous oblige à porter des coiffures lourdes, faites de tresses et de rouleaux, mêlées de frisées de tout genre.

La grande vogue des postiches appelés bassefont ne leur suffit pas, et nous devons nous attendre à subir la tyrannie de cette puante corporation. Le bandeau Salomé est en grand succès. Nous en avons dit déjà quelques mots. Il est moins banal que le bandeau-rouleau et il est un charmant caractère, avec ses grandes ondulations, où l'on pique des fantaisies d'écaillage de jais, et son anneau de petits frisons embrassant le front. Il s'élève sur la tête et avante considérablement les tresses petites ou un peu fortes.

Ce qui doit aider sa vogue, c'est qu'il s'harmonise avec toutes les formes de chapeaux et rend plus seyants encore les larges Gargousses, relevés sur l'oreille et dont il soutient merveilleusement l'échafaudage. La petite capote Greuze est la coiffure de prédilection de jolies femmes, et si nous la

préconisons ainsi, c'est que, mieux que nulle autre, elle peut être exécutée sans le secours d'une modiste.

Il suffit d'ajouter quelques centimètres à l'écart d'ans coupé d'étoffe, et l'on a son chapeau au même temps que son costume. Comme forme, une petite passe en tulle et l'on sur lequel nous échafaudons nos richesses de dentelle. Un fil de laiton imperceptible accompagne les richesses, afin que l'air puisse s'aérer à la passe et air de petit Oratoire, si admirablement joli. Comme fond, un petit morceau de l'étoffe du costume chiffonné et bouffant sur la tête, une cascade de dentelle ou de ruban Arlequin, des brides en étroit ruban de velours, et vous voilà merveilleusement coiffée pour une soirée insinifiante.

Si la toilette est en laine et toute simple, vous supprimez la dentelle et vous faites votre passe avec un ou deux rubans d'étoffe. La cascade et les brides se font en galons de laine. Une fausse simplicité préside à toutes les parties de notre toilette. Elle nous permet la sévérité des lignes, la sobriété des ornements; mais les exigences de la coupe sont telles, et les accessoires d'un costume et coiffeux et si pleins de recherches, qu'il ne faut pas songer à être simples.

Notre lingerie, je parle pour les femmes modestes, a de faux airs de simplicité. Elle est garnie simplement d'un entre-deux de broderie ou de dentelle avec petite dentelle en bordure. Mais la forme est bien plus compliquée. Les chemises, par exemple, sont généralement ornées, mais elles ne sont plus droites et amples comme on les a faites pendant tant d'années; elles sont à pinces, d'une façon bien plus soignée et plus compliquée. Quelques-unes ont des pinces à jour, d'où il résulte que cette chemise, malgré ses airs modestes, coûte très cher.

On fait beaucoup d'entre-deux de lingerie plissés en long au lieu de l'être en travers. C'est d'un joli effet. Les dentelles de couleur, dentelles teintes, garnissent les petits jupons de soie, et cette uniformité de tons produit bon effet. Comme jupons discrets, on porte toujours la flanelle ou le satin de couleur plissé ou ondulé. Comme jupons de dessus, nous avons déjà dit quelques mots sur un drap galonné, avec chapeau noir ou de couleur, selon son gré d'élégance, avec garniture de dentelle. Rien, à mon avis, n'est plus élégant et commode comme un joli jupon de surah noir. Quelques femmes élégantes lui préfèrent la peluche unie ou à escaliers, avec petit plissé de satin cerant le jupon. C'est bien plus coiffeux et moins étoffé.

Beaucoup de femmes suivent les chasses à cheval ou en voiture, et bon nombre d'entre elles apportent leur part de bain aux gîteuses bien garnies des variétés. Les costumes d'été, zébrés de chapeaux de paille, nous avons déjà dit quelques mots sur un drap galonné, avec chapeau noir relevé par une aile ou une tête d'oiseau.

Après le dîner, on danse pour se reposer. Les robes sont jupons courtes, en étoffes unies ou brochées, avec de gros plis d'orgue sous la tournure. L'embaras est toujours grand pour garnir coquettement les jupes de velours d'un costume. En voici une qui vous semble bien jolie, et d'une façon bien simple. La jupe est ronde, en velours, terminée par un volant de velours rubis. Au dessus, six boutons en satin posés sur les côtés, de chaque côté, sont ornés de perles; deux est suspendu un riche galon de chenille. Paniers de satin drapés en lambrquin; le dos de velours replié couvrant le derrière de la jupe.

Une autre est en peluche escaliers et velours uni scabieuse. Jupon en velours plissé, avec des passants de satin. Panneau en peluche se croisant à gauche; ils sont boutonnés près de la hanche, puis séparés, l'un avec boutons, l'autre avec boutonnières. Des draperies de velours s'arrondissent près des hanches, puis forment par derrière une sorte de gros insecte, à l'aide de deux lés plissés formant bouffant près de la taille.

Les modes des riches visites drapées avec application de passementerie devait inspirer aux femmes élégantes la fantaisie de porter leurs chapeaux longs des lades sans les couper et en les disposant de mille manières. Quelle grâce aristocratique dans les plis de cette splendide étoffe! Comme elle se prête à toutes les souplesses de la taille pour les faire valoir! Quel tissu est plus docile, plus enveloppant et d'un plus beau coloris? On y mêle un col de velours ou de fourrure et de riches appliques de perles rubis ou ambre d'un luxe tout particulier.

Nous avons vu de beaux modèles qui n'étaient pas simplement drapés, mais coupés. Le bon format de grandes dentelles ornées d'une frange de chenille amarantins à boucles d'or, et le rebord reposait sur une large garniture de velours amarantins avec tour de marabout. Motif de perles et or rouge dans le dos et sur les devants; col de marabout.

Il est bien certain que la femme qui porte un tel vêtement devrait être bien vulgaire et bien sottre pour ne pas tirer d'une pareille parure une élégance hors ligne et un très grand air.

Pour finir, nous donnerons le croquis de la déshabillé de Mlle Volky dans le Roman parisien. On nous a dit de tous côtés; mais, comme c'est plutôt par élégance que par mode, l'harmonie des tissus qu'il est surtout joli, nous avions renoncé à en donner une idée par le dessin. Le voilà dans toute sa merveilleuse simplicité. Devant de satin blanc recouvert de tulle brodé de bouclettes de perles, avec sorte de bouffant Molère, lourd de perles, retombant sur la taille. Rybe de velours crème flottant sur le devant avec pli Watteau appliqué et maintenu à la taille par un ruban de satin blanc qui ressort par les ouvertures du dessous de bras et vient se nouer sur le robe de taille. Manches de dentelle, fermes demi-juive.

Voilà l'heure de cette adorable toilette, que vous pouvez aisément copier, tant elle est simple. Mais c'est seulement quand vous l'avez faite, que vous pourrez apprécier combien elle est pratique, élégante et jolie.

Gabrielle d'Éz.

LE BONHEUR

A Titine! Le vrai bonheur, chacun le rêve En ce bas monde à sa façon : Pour le poète, c'est la grève, Ses flots d'argent et leur chanson; Devant son trésor qui s'élève L'avare est pris d'un doux frisson Et lorsqu'en mai le bourgeon crève Le paysan rit au buisson; Ceux-là, le chercheur sur la terre, Moi, je le crois plus haut j'espère En un idéal qui serait Formé des mille jouissances Du ciel, soit un de tes immenses Baisers qui s'éterniseraient.

OSWALD.

Bibliographie

Une Haine au Bague, par PIERRE ZACENE. — Sous ce titre l'édition Jules Rouff met aujourd'hui en vente un des romans les plus dramatiques qui aient été publiés depuis longtemps. C'est un récit rapide et puissant, où les péripéties attachantes se succèdent avec une rapidité qui tient constamment en éveil la curiosité du lecteur, et où l'intérêt naît à la première page pour ne finir qu'à la dernière. C'est sur le succès de cet hiver.

Les Vieilles Maîtresses, un vol. grand in-18, avec couverture illustrée PAUL OLLENBORN, éditeur. Les éclats de rire des amours joyeuses, les fleurs séchées des amours déçues s'envolent de ces pages où ANGE-BÉNIGNÉ évoque nos Vieilles Maîtresses. Jamais revue d'un escadron de Venus ne fut passée plus brillamment, et ce spirituel badinage est écrit dans une langue si chatoyante, qu'après avoir lu par curiosité, on veut relire par plaisir.

FREUILLETS D'ALBUM!

High life!

Triollets de FRANCINE DE LA ROCHE.

La voici dans son panier Trotte, trotte Ma cocotte Pour se faire remarquer Elle-même veut mener Ses chevaux au mors d'acier Trotte, trotte Ma cocotte Son long fouet dans sa main flotté Derrière elle est son cocher.

Au pare elle vient briller Trotte, trotte Ma cocotte Elle sait bien s'habiller Front haut et sourire altier Vous pouvez la regarder, Trotte, trotte Ma cocotte On dirait une Mascotte! ... Mais il ne faut pas s'y fier.

Là-bas, au coin du sentier Trotte, trotte Ma cocotte Dès qu'on la voit déboucher Les largons vont se fixer. Son fouet pour nous appeler Trotte, trotte Ma cocotte Fait clic-clac! Elle se cote Cinq louis pour le rentier.

De l'échoppe du quartier Trotte, trotte Ma cocotte Elle sortit pour monter Dans ses meubles! Au premier! Son père était chiffonnier Trotte, trotte Ma cocotte Elle préfère à la hotte Les bals où l'on va danser!

Elle passe en son panier Trotte, trotte Ma cocotte L'air de se sembler trôner... Mais sa beauté va passer! ... Et nous la verrons aller Trotte, trotte Ma cocotte Grande dame!... humble et dévote A la messe... pour prier!

SAINT-NICOLAS. — 3<sup>e</sup> année. — Sommaire du n° 53 — 30 Novembre 1882. Kosciuszko (Ad. Piszi). — Les transformations de Média (Léila Hanoum). — Quand le lait est répandu, rien ne sert de pleurer (L. Malgouy). — Chy-Lung (Victorien Aury). — Histoire des mois (Mélusine Talandier). — La boîte aux lettres. — La Tirelire aux Davinettes. Illustrations par Taber, Ferdinandis, Lizzie Laweown, F. Bronn, Kauffman, Gaillard, etc.

Musées Familiales, lectures du soir, 40<sup>e</sup> année. — Sommaire du n° 42 — Décembre 1882. Le feu de Nadia (Henry Gréville). — Le petit pont du grand bois (Ch. Deslys). — La Science en famille (L. Balzac). — Souk Teahamé. La fantaisie froide (Léila Hanoum). — Correspondance et Concours (Eug. Muller). — Chronique (A. M.). — Théâtres. — (Un Parisien). — Bulletin financier (J. Bellefleur). Illustrations par Adrien Marie, Biscombe, Gardner, Ferdinandis, Gaillard, etc.

Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris. — Conditions d'abonnement : Un An à dater du 1<sup>er</sup> janvier. — Paris, 7 fr. — Départements, 8 fr. 50. — Musées des Familiales et Modes vaines réunies; Paris, 13 fr. — Départements 16 fr.

Mot Carré Paris, 27 novembre 1882. Le mouvement de reprise d'abord conduit avec une sage modération s'est transformé soudain en un véritable enlèvement des cours, les vendeurs de primes se voyant débordés sur toute la ligne ont dû céder des rachats prélevés, le 5 0/0 a atteint 152, le 3 0/0 81, l'immobilier 81,20.

La hausse a également considérable sur un certain nombre de valeurs, à la demande la Banque de France est à 5,375, la Banque de Paris à 1,092, le Foncier à 1,200. Suez a repris le cours de 2,500. Les valeurs orientales ont suivi le courant; le 5 0/0 turc a monté à 11,85, la Banque Ottomane à 758, l'Union Égyptienne à 317. La reprise a été modérée sur les Chemins; le Lyon s'est arrêté à 1,597, le Midi à 1,200, le Nord à 1,915, l'Orléans à 1,270.

Le conseil d'administration de la Compagnie des Salines de Dav prévient les actionnaires qu'un troisième versement de 125 francs devra être effectué dans les semaines qui suivent le 1<sup>er</sup> novembre. Georges aux éponges ont été cotés à 1 franc le 1<sup>er</sup> au 10 janvier 1883, 50 francs du 1<sup>er</sup> au 10 mars, 25 francs du 1<sup>er</sup> au 15 mai de la même année.

Un jugement du tribunal de commerce de la Seine en date du 23 novembre, a prononcé la déclaration de faillite de la Société française du Froid, système P. Giffard, en liquidation. M. Savoy a été nommé juge-commissaire et M. Lamoureux, 14, rue Chanoinesse, syndic provisoire.

LES MANDARINES S'il est un fruit délicieux, c'est assurément la Mandarine. Sa grosseur, son parfum, sont infiniment supérieurs en Algérie, ce jardin des Hespérides, que partout ailleurs. En Algérie, les mandarines atteignent le volume des oranges d'Espagne, des fameuses Valence. Jusque-là ce jour, il a été impossible de vulgariser les délicieuses Mandarines algériennes en France, à cause de l'élevation des frais de transport. Celles d'Espagne, elles-mêmes, sont hors de prix. Le système des Colis postaux, dont par sa rapidité et ses prix modiques, un moyen de faciliter en rapport les producteurs et les consommateurs, nous permet d'offrir au public : Une caisse de 3 Kilog. de Mandarines, enlèves sur nos arbres au fur et mesure des commandes, au prix de cinq francs, rendu franco et à domicile. Adresser les commandes à M. GUILLEMETTE, rue de Soria, à Philippeville (Algérie), pour recevoir, par mandat-poste de cinq francs, franco, par retour du courrier, une caisse de Mandarines algériennes. Le Gérant : A. VALLAGNE, rue de Banel, 2, Lyon. — Imp. Commerciale et administrative LÉOP. r. de Banel, 3

PETITE CORRESPONDANCE

Agence Ratapoll à Lyon. Merci, comptons toujours sur vous. — Taffin-Pipette à Cannes. Très bien, envoyez-nous chaque semaine. — D'Arlequin à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Les deux Nini à Pinay. Envoyez en prose. — Julien à Paris. — Julien à Montéaux. — Virginie, Nany, Nini, Fifi et Louise au bal Éclair à Jullieu. — El Salis à Villefranche. — Lamié-Dagob à Paris. — Eugénie la vengée de Jacobus, Achille, l'annonceur des vendanges de Langres. — Traversé à la Grèce. — Un revenant à Villefranche. — Celui dont l'âme s'élève à Grenoble. — Sept jolies filles à mariées à Lyon. — David et Grasse à Paris. — Un type de Zélie Fernand. — Georges de Valda, Mathilde à Lyon. — A. Clopote. — Eugène Yacouillard à Cherbourg. — Un Coq U. — Chirac à Cherbourg. — Chirac Calicot Reichen à Rennes. — A. à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Traversé à la Grèce. — Adolphe à Epinal. Merci, comptons sur vous. — Marcel à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Bouc à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Clément à Nancy. Merci, comptons sur vous. — B. Bénéficiaire. Envoyez-nous chaque semaine. — Darcy à St-Etienne. Très bien, merci, comptons sur vous. — Gabrielle Verno à Lyon. Conservons pour nous-mêmes nos secrets à Mâcon. Merci, comptons sur vous. — Yvelin à Paris. — Lucien à Béziers. Merci, comptons sur vous. — Les deux Nini à Pinay. Envoyez en prose. — K. du C. à Epinal. Fort bien, merci, envoyez-nous chaque semaine. — Un main croyable au Havre. Merci, comptons sur vous. — D. J. B. à Lyon. Merci, comptons sur vous. — Renaudier à Langres. — Traversé à la Grèce. — Adolphe à Epinal. Merci, comptons sur vous. — Marcel à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Bouc à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Clément à Nancy. Merci, comptons sur vous. — B. Bénéficiaire. Envoyez-nous chaque semaine. — Darcy à St-Etienne. Très bien, merci, comptons sur vous. — Gabrielle Verno à Lyon. Conservons pour nous-mêmes nos secrets à Mâcon. Merci, comptons sur vous. — Yvelin à Paris. — Lucien à Béziers. Merci, comptons sur vous. — Les deux Nini à Pinay. Envoyez en prose. — K. du C. à Epinal. Fort bien, merci, envoyez-nous chaque semaine. — Un main croyable au Havre. Merci, comptons sur vous. — D. J. B. à Lyon. Merci, comptons sur vous. — Renaudier à Langres. — Traversé à la Grèce. — Adolphe à Epinal. Merci, comptons sur vous. — Marcel à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Bouc à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Clément à Nancy. Merci, comptons sur vous. — B. Bénéficiaire. Envoyez-nous chaque semaine. — Darcy à St-Etienne. Très bien, merci, comptons sur vous. — Gabrielle Verno à Lyon. Conservons pour nous-mêmes nos secrets à Mâcon. Merci, comptons sur vous. — Yvelin à Paris. — Lucien à Béziers. Merci, comptons sur vous. — Les deux Nini à Pinay. Envoyez en prose. — K. du C. à Epinal. Fort bien, merci, envoyez-nous chaque semaine. — Un main croyable au Havre. Merci, comptons sur vous. — D. J. B. à Lyon. Merci, comptons sur vous. — Renaudier à Langres. — Traversé à la Grèce. — Adolphe à Epinal. Merci, comptons sur vous. — Marcel à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Bouc à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Clément à Nancy. Merci, comptons sur vous. — B. Bénéficiaire. Envoyez-nous chaque semaine. — Darcy à St-Etienne. Très bien, merci, comptons sur vous. — Gabrielle Verno à Lyon. Conservons pour nous-mêmes nos secrets à Mâcon. Merci, comptons sur vous. — Yvelin à Paris. — Lucien à Béziers. Merci, comptons sur vous. — Les deux Nini à Pinay. Envoyez en prose. — K. du C. à Epinal. Fort bien, merci, envoyez-nous chaque semaine. — Un main croyable au Havre. Merci, comptons sur vous. — D. J. B. à Lyon. Merci, comptons sur vous. — Renaudier à Langres. — Traversé à la Grèce. — Adolphe à Epinal. Merci, comptons sur vous. — Marcel à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Bouc à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Clément à Nancy. Merci, comptons sur vous. — B. Bénéficiaire. Envoyez-nous chaque semaine. — Darcy à St-Etienne. Très bien, merci, comptons sur vous. — Gabrielle Verno à Lyon. Conservons pour nous-mêmes nos secrets à Mâcon. Merci, comptons sur vous. — Yvelin à Paris. — Lucien à Béziers. Merci, comptons sur vous. — Les deux Nini à Pinay. Envoyez en prose. —